

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 6 Fevrier 1874.

No. 6.

## P O E S I E .

### LES ADIEUX

DU PROSCRIT.

Adieu lieux chers à ma jeunesse,  
Adieu colline, adieu vallon ;  
Je sens que la douleur m'opresse,  
Et pourtant déjà le temps presse,  
Il me faut partir, adieu donc !

Adieu champs qui m'avez vu naître.  
Hier pour goûter votre paix  
Je suis allé sous le vieux hêtre ;  
Vous ne me verrez plus paraître,  
Assis sous ce feuillage épais.

Adieu maison blanche et coquette,  
Toi que je préfère aux palais ;  
Mes jours passaient comme une fête  
Sous ton vieux toit que je regrette ;  
Hélas ! Je pars, et pour jamais.

Adieu ma famille chérie,  
Cœurs au pur et constant amour.  
Sœurs que j'aimais plus que ma vie,  
Cessez de gémir, je vous prie,  
Je me sens mourir en ce jour.

Cette heure devient trop amère,  
Mon cœur n'y pourra résister !  
Tu pleures trop, ma bonne mère,  
Cette douleur me désespère,  
Comment puis-je ainsi te quitter !

Que dis-je ? serais-je donc libre !  
Mère, pardonne à ton enfant ;  
Dans son pauvre cœur chaque fibre  
Sous le chagrin tressaille et vibre,  
Il faut qu'il parte cependant.

Adieu, sur la terre étrangère  
Du moins je t'aimerai toujours,  
Adieu de même, ô mon vieux père,  
Ta mémoire me sera chère  
Jusqu'à au dernier de mes jours.

Mais du vaisseau le sifflet crie,  
Et l'on est au déclin du jour,  
Je pars, adieu terre chérie,  
Pour consoler ma triste vie  
Je n'ai plus rien que ton amour.

M.

### CHANT

POUR UN BANQUET DE CHARITÉ.

Comment les fruits d'une douce abondance  
Sont-ils venus nous sourire soudain  
A nous enfants de l'obscur souffrance ?  
Tout est joyeux autour de l'orphelin :  
Oh ! viendrait-on lui redonner sa mère ?  
Ou bien encore une manne du ciel  
Va-t-elle enfin soulager sur la terre  
Les exilés du foyer paternel ?

Pauvre, dis-nous, dans ta chaumière nue  
Où tu pleurais du soir jusqu'au matin,  
Quoi ! la richesse est-elle revenue ?  
Qui prépara ce splendide festin ?  
Elie est-il sur cette plage heureuse ?  
Fait-il couler ainsi qu'aux jours d'Aza  
Les flots pressés d'une huile merveilleuse  
Dans vos bassins, veuves de Sauphta ?

O charité, c'est l'un de tes miracles !  
O charité plus douce que le miel !  
Philtre sacré prêté par les oracles,  
D'un lieu d'exil tu peux former un ciel !  
Lorsque ta voix appela le messie  
Il descendit vers le terrestre bord.  
O charité, plus chère que la vie !  
O charité plus forte que la mort !

Divin Jésus, bénissez cette ville  
Où les festins sont pour les indigents !  
Divin Jésus, bénissez cet asile  
Qui vous reçoit dans vos membres souffrants.  
Les orphelins trouvent ici des mères,

J. MARION

Le pauvre un lit moins dur que ses grabats.  
Oui, ceux dont l'or guérit tant de misères,  
Ceux-là, mon Dieu, ne les oubliez pas !

M.

## LA PERDRIX ET LES FAUVETTES.

On m'a conté qu'une pauvrete,  
Chérissant beaucoup les oiseaux  
Avait pris d'un nid de fauvette  
Les petits œufs toujours si beaux  
Et les avait placés sous l'asile  
D'une perdrix des bois voisins.  
La perdrix sans nulle querelle  
Les couva tout comme les siens ;  
Avec grand soin les fit éclore,  
Puis elle nourrit, éleva  
Les étrangers et, dès l'aurore,  
Pour eux sans cesse travailla.

Eux d'abord chérissent leur mère  
Comme de fidèles petits ;  
Dans le nid chacun était frère,  
Et tous vivaient contents, unis.  
Mais un jour des fauvettes virent  
Cet accord qui régnait entre eux,  
Et, s'approchant, elles leur dirent :  
Nous n'en pouvons croire nos yeux !  
La nature vous fit fauvettes,  
Et puis vous rampez en perdrix !  
Oh ! soyez donc plus gentillettes ;  
Laissez, laissez-là ces amis.  
Sachez vous servir de vos ailes ;  
Venez, envolons-nous bien haut,  
Venez voir des places nouvelles ;  
Rester ici serait bien sot.  
Et puis dans quelle compagnie,  
Hélas ! vivez-vous maintenant !  
C'en fut assez, dans leur folie,  
Elles s'échappent à l'instant.  
Mais jamais elles ne trouvèrent  
Ces lieux où tout était si beau ;

Elles gémirent et pleurèrent  
Le joli lieu de leur berceau,  
Et sous le poids de la misère  
Même il fallut bientôt mourir.

O ma patrie, ô noble Terre,  
Comme la perdrix du poète,  
Souvent hélas ! tu dus nourrir  
Plus d'une infidèle fauvette.

M.

## RONDEAU

ET UNE PERSONNE INDISCRÈTE.

Vos grands yeux bleus, c'est ma pensée,  
Devraient être intimes parents  
De ceux de l'antique Lyncée.  
Mais, disons-le pour être francs,  
De leurs tours si divertissants  
Plus d'une âme paraît lassée.

Pour moi, les secrets importants  
Trahis par vous, belle Lysée,  
M'ont fait maudire bien longtemps  
Vos grands yeux bleus.

Pourtant ma colère est passée.  
Je pardonne à vos cinquante ans,  
Et veux vous donner la nausée  
Par des conseils très-importants :  
Veillez comme un couple d'amants,  
Veillez d'une humeur empressée  
Vos grands yeux bleus.

## EPIGRAMME.

Mon ami, savez-vous ce que c'est qu'un goujat ?  
Regardez mon voisin ..... vous le savez déjà !

## LE DIAMANT PERDU.

(Suite)



ES paroles, accompagnées  
de nouveaux coups de  
fouet, enlevèrent au pau-  
vre John toute velléité de  
courage, et il rentra hum-  
blement dans la salle basse  
où régnait déjà une grande  
agitation.

Cette agitation n'avait  
pas pour unique cause l'es-  
capade du noir. Les mi-  
neurs, qui avaient dormi  
par terre, à la suite de l'or-  
gie de la nuit précédente,  
venaient de s'éveiller en  
sursaut et avaient saisi  
leurs armes, à l'appel d'une  
de leurs sentinelles. Il y  
en avait qui entraient et  
sortaient sans cesse ; on  
les entendait se question-  
ner avec inquiétude. Enfin l'un d'eux s'écria du  
seuil de la porte :

« Je vous le disais bien, c'est Gaspacho qui nous  
apporte des nouvelles !

—Oui, oui, c'est Gaspacho, répéta un autre, je  
le reconnais à son zapare rayé... Mais il va trop  
vite pour permettre de croire que ses nouvelles  
sont bonnes !

Quelques minutes plus tard on entendit les sa-  
bots d'un cheval résonner sur le sol battu autour  
de la maison, et un voyageur mit pied à terre de-  
vant le bâtiment.

Clara et Rachel s'étaient empressées de faire dis-  
paraître l'échafaudage de meubles qu'elles avaient  
élevé la nuit précédente, et elles vinrent se blottir  
contre la porte de leur chambre afin d'écouter ce  
qui se disait. D'abord ce ne furent que des cris  
confus, des questions brèves auxquelles on répon-  
dait plus brièvement encore ; et puis on se servait  
toujours de cette maudite langue espagnole qui  
déconcertait leur curiosité. Cependant quelques  
mots anglais, prononcés par Thompson et par Bur-  
ley, finirent par les mettre sur la voie et avec cette  
perspicacité que donne le sentiment d'un danger  
personnel, elles parvinrent à prendre une idée assez  
exacte de la situation de leurs persécuteurs.

Nous savons déjà que la petite troupe de mineurs  
qui occupait en ce moment la maison de Walker  
s'était échappée des placers la veille et avait été

chaudemment poursuivie par la garde noire et par les volontaires du voisinage, auxquels s'étaient réunis Martigny et Brissot lui-même, sous les ordres de Richard Denison. Elle avait réussi à les dépister pendant quelques heures et elle était parvenue sans encombre à la station ; cependant Guzman et les autres, connaissant de longue date l'habileté proverbiale des Australiens de la garde noire à suivre une piste, avaient laissé en arrière un des leurs pour surveiller avec grand soin les mouvements de l'ennemi. Cet éclaireur était Gaspacho, le Mexicain qui venait d'arriver.

La veille, Gaspacho avait vu les volontaires poursuivre leur marche, sans s'apercevoir que ceux à qui ils donnaient la chasse avaient brusquement quitté la grand-route à une certaine place pour s'engager dans les bois ; mais cette erreur ne pouvait manquer d'être bientôt reconnue. En effet, quelques milles plus loin, les volontaires s'étaient arrêtés ; ils venaient de remarquer leur méprise. Ils rebroussèrent chemin, et les noirs rodèrent à droite et à gauche de la voie publique, pour chercher l'endroit où les mineurs insurgés avaient dû la quitter.

Enfin l'un d'eux poussa un cri de joie et appela tous ses compagnons ; ils accoururent, examinèrent avec attention l'empreinte des pas, échangèrent rapidement quelques paroles, puis ils affirmèrent à Richard Denison que Guzman et sa bande avaient réellement pris cette direction.

Ils disaient vrai, et Gaspacho le sentait bien ; mais, sur ces entrefaites, la nuit était tombée et l'on ne pouvait suivre une piste pendant l'obscurité. Certains du succès pour le lendemain, les volontaires campèrent sur la trace même, se promettant, au lever de l'aurore, de reprendre vigoureusement la poursuite interrompue.

Ils n'y avaient pas manqué et, dès les premiers rayons du jour, ils étaient remontés à cheval, suivant exactement la piste des insurgés. Gaspacho, qui du haut d'une colline voisine avait observé leurs mouvements, n'en demanda pas davantage ; il se hâta lui-même de se remettre en selle, et, galopant en ligne droite par monts et par vaux, il venait avertir ses compagnons que, certainement avant une heure, Richard Denison et ceux qu'il commandait allaient tomber sur eux à Walker-station.

Cette nouvelle n'était pas rassurante ; les mineurs comprenaient que toute résistance était inutile contre des forces supérieures, et ils n'ignoraient pas que plusieurs d'entre eux ne devaient compter sur aucune indulgence de l'autorité. Aussi l'alarme fut-elle grande parmi ces vauriens, quoique la plupart ne manquassent pas de courage.

—Allons ! il faut nous réfugier dans le Maaly-Scrub, dit Fernandez avec agitation.

—Oui, pour y mourir de faim et surtout de soif ! répliqua Guzman ; j'aimerais mieux nous barricader ici et nous y défendre jusqu'à la mort.

—Ils brûleront cette méchante hutte et nous dedans ; pour plusieurs d'entre eux ce seraient des représailles.

—Caramba ! nous aurions peut-être la chance de nous tirer sains et saufs d'une pareille bagarre, comme ils s'en sont tirés eux-mêmes... Mais ils ne songeront pas à brûler les bâtiments quand ils sauront que les señoritas s'y trouvent avec nous.

—C'est vrai ; cependant...

—Il vaut mieux en revenir à notre premier plan, dit Burley ; si une fois les volontaires nous tenaient enfermés ici, la présence des jeunes ladies parmi nous les animerait davantage à la vengeance... Gagnons le désert au plus vite, cela vaut

mieux. J'ai fait plusieurs excursions dans le Maaly-Scrub, et je sais qu'il doit se trouver encore un peu d'eau dans certains rochers. Nous amènerons nos chevaux qui peuvent nous être utiles de plus d'une manière, et en agissant avec prudence.

—Mais si l'on nous poursuit ? dit Guzman ; ceux qui ont reconnu notre trace depuis les placers jusqu'ici, pourront la reconnaître de même dans le Maaly-Scrub.

—Il n'est pas toujours aisé de distinguer des empreintes sur les feuilles sèches de maalys, reprit Burley ; d'ailleurs, vous savez, Guzman, quel moyen nous pouvons employer pour empêcher les volontaires de nous serrer de trop près ?

Et il dit quelques mots à voix basse au Mexicain.

—Soit ! on peut en essayer ! dit celui-ci à demi convaincu. Eh bien, Fernandez et vous, Burley, chargez-vous de cette besogne ; moi, je vais faire seller les chevaux.

Cette détermination prise, il y eut un grand mouvement dans la hutte. Bientôt Clara et Rachel entendirent la clef tourner dans la serrure, et à peine avaient-elles eu le temps de regagner leurs places, que Fernandez et Burley entrèrent dans la chambre.

Le squatter jeta un rapide regard autour de lui.

—A la bonne heure ! dit-il en anglais, on a mangé, on a dormi même... c'est à merveille. Mais il faudra encore que l'on déjeune avant de partir, car il se pourrait que le dîner se fit longtemps attendre.

—Quoi ! nous allons partir ? demanda Clara ; où voulez-vous donc nous conduire ?

—Dans un endroit où vous avez paru vous plaire beaucoup, répliqua Burley avec sa sombre ironie ; mais auparavant, nous avons quelque chose à vous demander... Allons, señor don Fernandez, expliquez-leur de quoi il s'agit.

—L'une de vous, mesdemoiselles, dit l'ancien commis, aurait-elle ce qu'il faut pour écrire ? car on est fort dépourvu de pareilles choses à Walker-station.

Les deux amis ne savaient où il voulait en venir ; cependant Rachel répondit :

—J'ai toujours avec moi le *book* sur lequel je prends des notes dans mes promenades.

Et elle exhiba un mignon portefeuille en écaillage, fermé par un porte-crayon d'argent.

—Voilà notre affaire, dit Fernandez en le lui arrachant sans façon ; mais ce ne sera pas vous d'abord, miss Owens, qui écrirez là-dedans ; ce sera mademoiselle Brissot.

—Moi, monsieur ? demanda Clara au comble de l'étonnement.

—Vous, mademoiselle.

—Mais, de grâce, à qui dois-je écrire et que dois-je écrire ?

—Vous allez le savoir ; mettez-vous à cette table et hâtez-vous, car le temps presse.

Clara s'assit à la place indiquée. Alors Fernandez lui remit le porte-crayon, désigna une page blanche sur le carnet, et dicta la note suivante :

Walker-station, le... au matin.

« Nous, Clara Brissot et Rachel Owens, de Dorling, prévenons nos amis que nous étant rendues hier au soir à cette station, dans un char à bancs conduit par le cocher John, afin de chercher des fleurs et des insectes dans le Maaly-Scrub, nous sommes tombées entre les mains de certains mineurs venus des placers de B\*\*\* à la suite de la dernière révolte. Ils nous ont gardées prisonnières, ainsi que John, mais sans nous faire subir aucun mauvais traitement... »

A cette assertion, qui paraissait un peu contraire à la vérité, Clara hésita ; Fernandez comprit sa pensée.

—Vous ne savez guère, dit-il, de quoi certains d'entre nous sont capables !

Clara écrivit la phrase exigée. Fernandez poursuivit :

« En ce moment les mineurs dont il s'agit vont se retirer dans le Maaly Scrub et nous y entraîner avec eux. Ils nous commandent de déclarer que si les forces réunies sous les ordres de Richard Denison, juge de paix, osaient franchir les limites de la forêt, nous serions à l'instant mises à mort l'une et l'autre... »

Cette fois, la plume tomba des mains de Clara.

—Oh ! vous ne ferez pas cela, monsieur, vous ne pouvez être assez cruel...

—Ecrivez, chère Clara, dit miss Owens à son tour ; dans certaines situations, on fait de pareilles menaces, sans avoir l'intention, de les réaliser. D'ailleurs, plus notre danger paraîtra grand, plus nos amis comprendront la nécessité de nous veur en aide.

Clara obéit encore, bien que sa main tremblât visiblement ; Fernandez poursuivit :

« Si le magistrat qui commande la force publique voulait accorder un sauf conduit et une amnistie complète aux personnes qui nous gardent en otage, il n'aurait qu'à faire arborer un mouchoir blanc sur le plus haut bâtiment de Walker-station ; ces personnes enverraient quelqu'un des leurs en parlementaire, et sur la remise du sauf-conduit, nous serions aussitôt rendues à la liberté ; sinon, toute démonstration hostile, toute trahison, toute poursuite causera infailliblement notre mort. »

—Signez maintenant l'une et l'autre, ajouta Fernandez. Burley, est-ce bien ainsi ?

Le squatter fit un signe de satisfaction.

Pendant que Rachel signait à son tour, Clara dit à Fernandez avec un accent suppliant :

—Je ne peux croire, monsieur, que l'on ait contre miss Owens et contre moi des projets aussi abominables... Et si certains de vos amis songeaient sérieusement à les accomplir, je suis sûre que vous, don Fernandez, vous n'hésiteriez pas à nous défendre.

—N'y comptez pas ; et surtout gardez-vous bien de me rappeler que j'ai été l'employé de votre père, vous ne gagneriez rien à réveiller ce souvenir.

—Et pourquoi cela, monsieur Fernandez ? n'a-t-il pas été bon pour vous ?

—Lui, bon ? répéta l'Espagnol avec un inexprimable débordement de haine ; encore une fois, ne me rappelez pas le temps que j'ai passé près de lui, où j'ai mangé son pain, car je pourrais céder à la tentation de venger sur vous, sa fille unique, mes injures et mes humiliations !

—Bonté divine ! reprit Clara effrayée, qu'a donc fait mon père pour vous inspirer une pareille aversion ?

—Ce qu'il m'a fait ? répliqua Fernandez d'une voix sourde ; je vous l'ai dit : il m'a humilié !... Lui ce roturier, ce grossier marchand, ce spéculateur avare, il m'a obligé, moi gentilhomme tiré, à me courber devant lui, à supporter sa mauvaise humeur et ses caprices... Il a été pour moi un maître sévère et sans entrailles ; il a spéculé sur ma misère ; à chaque instant il me rendait plus insupportable ma dépendance et mon abaissement, non par des paroles aigres, mais par des airs dédaigneux, des sourires glacés mille fois plus insultants que des paroles... Je le haïssais déjà en secret de toutes les forces de mon âme, lorsqu'est venu

s'établir au store ce Martigny, ce Français souple et insinuant qui a su prendre auprès de Brissot la place à laquelle j'avais droit, qui a su obtenir de lui les égards qui m'étaient dus... Alors, au lieu d'un maître, j'en ai eu deux, moi hidalgo du vieux sang espagnol, et il m'a fallu supporter leurs soupçons, leurs outrages... J'ai voulu me venger de l'un et de l'autre. Ils pourraient vous dire comment... Mais le diable les a sauvés !

—Cependant, monsieur, reprit Clara avec douceur, vous ne pouvez avoir oublié que, lorsque mon père vous reçut dans sa maison, vous étiez sans ressources et sans abri ?

—Silence ! ne parlez pas de cela, interrompit Fernandez avec brutalité ; vous me rappelez que j'aurais dû mourir de faim plutôt que d'accepter cette condition misérable... Mais, poursuivit-il d'un ton différent, tous ces bavardages sont inutiles ; sachez seulement que la fille du négociant Brissot, la fiancée du juge Denison, ne saurait attendre aucune pitié de mes amis et de moi. Si nous devons mourir, vous mourrez avec nous... je le jure par tous les saints du paradis !

Clara demeura terrifiée par la solennité de ce serment.

—Mais moi du moins, monsieur Fernandez, dit Rachel, je ne saurais avoir offensé aucun de vous ? Mon père est un gentleman paisible, aimé de toute la colonie.

—Vous, miss Owens, vous expiez le tort d'être la fille d'un fonctionnaire important et d'avoir été rencontrée en compagnie de Clara Brissot... La nécessité nous oblige à ne négliger aucun moyen pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes engagés... Le sort de votre amie sera le vôtre.

En ce moment des cris nombreux se firent entendre autour du bâtiment.

—Alerte ! disait-on, dans moins d'un quart d'heure ils seront ici. Allons ! à cheval tous. Au Maaly-Scrub bien vite, ceux qui ne tiennent pas à être pendus !

—Vous l'enteudez, dit précipitamment Fernandez aux prisonnières, on vous accorde encore cinq minutes pour faire vos préparatifs de départ... Venez-vous, Burley ?

—Me voici, dit Burley en s'emparant du carnet de miss Owens.

Et ils sortirent laissant les jeunes filles seules dans cette chambre obscure.

Rachel tout en grignotant les provisions restées sur la table, s'occupait de mettre à tatons son petit chapeau de feutre.

—Chère amie, dit Clara avec agitation, mon père est prêt d'ici avec M. Denison, avec M. de Martigny et des forces considérables. Oh ! que ne pouvons nous les rejoindre !

—Ils seraient à cent milles de nous que nous n'aurions pas plus de chances de leur parler en ce moment... Songez plutôt, ma chère Clara, à profiter du court délai que l'on nous accorde pour manger un morceau et achever votre toilette... Le reste, maintenant, dépend de Dieu seul ! Ayons confiance en lui.

La pauvre Clara sentit que l'Anglaise avait encore raison, et elle fit à la hâte ses préparatifs ; elle parvint même à manger quelques bouchées et à boire un peu d'eau, car la nature, en dépit de ces terribles secousses, réclamait ses droits. Comme Clara terminait ce repas sommaire, la porte s'ouvrit de nouveau.

—Caramba ! êtes-vous prêtes ? s'écria Fernandez.

—Vite, vite, ajouta Burley ; les autres viennent tout de bon.

Les prisonnières s'empressèrent de se rendre à

cet appel, pour ne pas justifier quelque acte de violence de la part de leurs persécuteurs. Ceux-ci étaient déjà tout bottés, chargés de leurs armes et de leurs bagages ; dans l'espace de cour qui précédait les bâtiments de la station, on voyait sept ou huit chevaux diversement harnachés parmi lesquels miss Owens reconnut celui de son père.

Comme chacun s'empressait de se mettre en selle, Fernandez remarqua le nègre John qui demeurait à l'écart, la figure déchirée par le fouet du squatter.

—Qu'est-il besoin, dit-il, de nous embarrasser de ce maudit noir ? C'est un espion que nous allons traîner avec nous, ne vaudrait-il pas mieux...

—Vous oubliez, dit Burley, que nous aurons besoin d'un messenger, si le juge et les volontaires acceptent nos conditions, et qu'aucun de nous ne se soucierait de remplir ces fonctions à ses risques et périls...

En ce moment une troupe assez nombreuse se montra distinctement dans la plaine, à moins d'un mille de la station.

—En route ! cria l'un des mineurs.

—En route ! répétèrent les autres.

Et pris d'une terreur folle, ils s'élançèrent vers les bois.

Les deux jeunes filles restèrent en arrière avec Fernandez, Guzman et Burley, sans compter John que l'on venait d'obliger à enfourcher le lourd cheval du char à bancs.

—Miss Owens va monter derrière toi, lui dit Burley ; et si tu ne manœuvres pas bien, moricaud, je t'enverrai une balle dans les côtes, tu peux y compter.

—Et moi je prends la petite Brissot, s'écria Guzman en ricanant.

—Non, non, il vaut mieux me la confier, répliqua Fernandez ; je réponds d'elle corps pour corps.

—Finiissons-en ! dit Burley avec impatience.

Il enleva dans ses bras la pauvre Clara, avant qu'elle eût pu deviner son dessein, et la déposa sur la croupe du cheval de Fernandez ; puis, saisissant Rachel à son tour, il la plaça derrière John, sans écouter les *shoking* désespérés de la jeune Anglaise. Alors il sauta lui-même en selle, fit claquer son stockwip, et l'on galopa vers la forêt, laissant les portes de la station ouvertes, les meubles forcés, et dans tout le bâtiment des traces d'orgie et de pillage.

## XVIII.

### LES RIVAUX.

La troupe qui venait de mettre en fuite les ravisseurs de Rachel et de Clara se composait d'une soixantaine de cavaliers, tant volontaires que soldats de la garde noire, tous bien montés et supérieurement armés.

La garde noire se recrutait parmi les indigènes, vu l'impossibilité où l'on se trouve dans le Victoria de se procurer des Européens pour ce genre de service ; et les soldats de ce corps portaient un bel uniforme rouge dont ils ne paraissaient pas peu fiers. Leur emploi ordinaire consistait à suivre les malfaiteurs à la trace, et telle était leur habileté qu'une fois sur une piste ils manquaient rarement d'atteindre ceux qu'ils poursuivaient.

Quant aux volontaires, c'étaient des squatters, des marchands, des employés qui s'étaient réunis momentanément pour la défense de l'ordre. Ils ne s'astreignaient pas à une rigoureuse discipline, comme on peut croire ; mais la plupart, habitués de longue date à une vie aventureuse, étaient d'excellents tireurs, et pouvaient être redoutables dans une

guerre de guérillas. Ce détachement était formé surtout des habitants de Dorling, que Richard Denison avait conduits aux mines la veille, sur la réquisition de l'autorité supérieure. Le jeune juge de paix les commandait en personne, ainsi que nous l'avons dit, et il avait pour assistants, pour compagnons et pour soldats, Brissot et Martigny.

On comprend sans peine comment Richard se trouvait là. Lorsqu'il était arrivé aux placers avec son monde, l'insurrection était déjà vaincue et les insurgés étaient en fuite. Mais il importait de les poursuivre vigoureusement pour les empêcher de se réunir sur un autre point ; il fallait surtout s'emparer de certains mineurs qui s'étaient souillés des plus horribles excès pendant la crise. Richard avait donc été mis à la tête du détachement qui avait pour mission d'arrêter Guzman, Fernandez et consorts, tandis que d'autres troupes étaient lancées dans différentes directions. Quant à Brissot et Martigny, que nous avons laissés mourants l'un et l'autre après l'explosion du store, ils avaient cédé, en prenant rang parmi les volontaires, à ce besoin de vengeance qui s'empare parfois des hommes les plus calmes dans les circonstances extraordinaires. Le négociant, à la suite du désastre qui le ruinait, s'était senti pris d'une sorte de rage contre les auteurs de tous ses maux, et un sentiment analogue avait décidé Martigny. Le pauvre vicomte se trouvait dans un état inquiétant ; malgré la vigueur de sa constitution, sa blessure ne manquait pas de gravité et le chirurgien qui le pensait lui avait recommandé de se tenir en repos, du moins pendant quelques jours. Mais Martigny, que sa vie antérieure avait rendu dur pour lui-même, n'avait rien voulu entendre. Comme l'impatience augmentait son agitation et enflammait son sang, il avait bien fallu céder à son désir. D'ailleurs, en ce moment où la colonie était en péril, le concours de tous les honnêtes gens devenait rigoureusement nécessaire et Martigny n'était pas le seul Européen qui, malade et blessé, avait du payer de sa personne.

Cependant le matin dont il s'agit, un peu avant que la troupe n'arrivât à Walker-station, le vicomte semblait incapable d'aller plus loin ; la nuit qu'il venait de passer en plein air, le mouvement du cheval, avaient irrité sa blessure ; la fièvre le dévorait, il respirait avec effort. Tout en trottant dans la plaine, Brissot, qui se tenait à son côté, lui dit timidement :

—Je vous assure, Martigny, que vous avez grand tort de persister à nous accompagner. Vous avez perdu beaucoup de sang ; votre blessure n'a pas été pansée depuis hier... vous devriez vous arrêter à la première habitation pour prendre un peu de repos.

—Ne parlez pas de cela, mon cher Brissot, répliqua le vicomte avec une gaieté forcée ; ne me parlez pas de m'arrêter tant que j'aurai la force de me tenir cramponné à la selle de mon cheval. Il y a là, dans cette carabine, qui a remplacé mon beau fusil d'autrefois, deux balles bien rondes destinées, l'une au camarade don Fernandez, l'autre à l'ami de notre ami, le Mexicain Guzman, et je tiendrais beaucoup à ce que ces deux morceaux de plomb arrivassent à leur adresse... Chaque élancement que j'éprouve là, dans mes vertèbres cervicales, me confirme dans ma résolution.

—Vous auriez dû vous en rapporter à moi du soin de nous venger de ces scélérats, dit Brissot avec énergie, car mes griefs sont plus nombreux et plus grands que les vôtres peut-être !

—Le fait est, dit le vicomte en clignant des yeux, que si j'ai la gorge écorchée, vous devez l'avoir passablement meurtrie. Mais pardon ! vous n'ai-

mez pas que l'on parle de cela. Quoi qu'il en soit, patron, poursuivit-il d'un air de rondeur, je vois avec plaisir que vous commencez à vous former et à comprendre la loi des pays neufs : « Tuer pour ne pas être tué. » Il a fallu les leçons de ces derniers temps pour vous amener là... Et tenez, si nous étions encore en Europe, après avoir souffert ce que nous avons souffert, il nous faudrait attendre, pour obtenir satisfaction, que les gendarmes, les jurés, les juges eussent rempli leur office. Ce seraient des délais, des bavardages interminables ; les avocats se donneraient carrière à nos dépens. Ici les choses marchent d'une façon plus simple ; nous nous mettons nous-mêmes à la poursuite des scélérats dont nous avons à nous plaindre ; il y aura bataille quand nous les rencontrerons et alors tout naturellement nous nous ferons justice... Ma foi ! vive l'Australie !

Brissot était lui-même trop exaspéré pour remarquer ce qu'il y avait d'un peu irrégulier dans la philosophie de son compagnon, il répondit pour tant :

— Nous n'aurons pas de bataille, mon cher Martigny ; ces gens ne seraient pas assez fous pour essayer de résister à une troupe aussi nombreuse que la nôtre !

— Bah ! ils sont réduits au désespoir et ils n'ignorent pas ce qu'ils auraient à attendre de nous... Voyez ce grave et flegmatique Anglais, M. Denison, qui cause en ce moment avec le brigadier de la garde noire ! Avec sa figure fraîche et rose, ses mains blanches et délicates, il a l'air d'une jeune fille ; eh bien ! si nous prenions ces coquins-là, ce gentil juge, en vertu de la loi martiale qui vient d'être proclamée, les ferait pendre tous à l'instant même, sans sourciller... Et ma foi ! ce serait un plaisir qui en vaudrait bien un autre, que de voir les senors Guzman et Fernandez figurer au bout d'une branche d'eucalyptus, sans compter qu'il ne se trouverait pas là de faux pour couper la corde, comme... Hum !

Les railleries un peu lugubres de Martigny produisaient sur Brissot une impression désagréable, le vicomte reprit d'un ton différent :

— A propos de M. Denison, mon ancien hôte de Dorling, vous avez eu une longue conversation avec lui hier au soir, mon cher patron ; est-ce que par hasard certains projets tiendraient toujours ?

Et il observait le négociant avec intérêt malgré sa légèreté apparente.

— Je n'ai pas de secrets pour un ami comme vous, Martigny, répondit Brissot ; M. Denison, en effet dans l'entretien que nous avons eu ensemble à la halte dernière, m'a déclaré qu'il persistait dans le désir d'épouser ma fille si elle voulait bien l'accepter pour mari ; mais, qu'elle l'acceptât ou non, il m'a proposé de mettre sur-le-champ à ma disposition toute sa fortune, qui est très-considérable, pour payer mes énormes dettes.

— Morbleu ! c'est un brave garçon, dit le vicomte non sans quelque amertume, et il vaut mieux que... que d'autres qui font plus grand bruit... Mais vous, Brissot, qu'avez-vous répondu à cette généreuse proposition ?

— J'ai remercié chaleureusement le juge, comme vous pouvez croire, et j'ai remis à un autre moment ma décision sur ce point.

— Et cette décision, Brissot, pourrait-elle être favorable...

Comme le négociant allait répondre, celui qui était l'objet de cette conversation s'approcha d'eux.

On était arrivé dans une partie de la plaine d'où l'on apercevait distinctement les bâtiments de Walker-station et la lisière du Maaly-Scrub.

— Gentlemen, dit Richard aux deux Français, le brigadier de la garde noire vient de me prévenir que la trace de ces mauvaises gens incline vers la station et que c'est là, selon toute apparence, qu'ils auront passé la nuit... Soyez donc sur vos gardes, car peut-être allons-nous les y rencontrer et ils voudront faire résistance.

— Quoi ! monsieur Denison, dit Martigny tout joyeux, aurions-nous la bonne chance de frotter ces drôles... Mais de par le diable ! ajouta-t-il aussitôt avec colère en étendant le bras vers la bergerie, nous nous sommes trop hâtés de nous réjouir, voilà les coquins qui se sauvent !

En effet, dans la brume matinale, on vit quelques cavaliers sortir de la cour de la station et s'enfuir de toute leur vitesse vers la forêt de maaly. Bientôt après, une seconde bande prit la même direction, quoiqu'elle avançât beaucoup moins vite.

Les volontaires avaient fait halte ; une circonstance particulière semblait avoir frappé les soldats australiens et ils observaient d'un air d'étonnement les fugitifs. L'impétuosité naturelle de Martigny ne s'accommodait pas de la prudence de ses compagnons, qui se pressaient d'autant moins qu'ils étaient sûrs maintenant de réussir dans leurs poursuites ; il s'écria chaleureusement en anglais :

— En avant ! ne les laissons pas gagner les bois... coupons leur le chemin... En avant ! hurra !

Et il éperonna sa monture qui partit au galop.

Mais, sauf Brissot qui suivit résolument son ancien employé, les autres volontaires ne bougèrent pas et continuèrent de se concerter avec les éclaireurs de la garde noire. Richard voulut rappeler les deux hommes trop ardents :

— Attendez, gentlemen, cria-t-il ; nous les rejoindrons certainement... Revenez donc ; il s'agit avant tout de savoir...

Mais ni Martigny ni Brissot ne tinrent compte de cet appel. Richard craignant qu'ils n'engageassent seuls un combat inégal contre l'ennemi, allait donner l'ordre de les soutenir, quand il reconnut l'inutilité de cette mesure. En effet, le cheval de Martigny parut tout à coup se ralentir et finit par tourner sur lui-même comme s'il ne se sentait plus dirigé ; puis le cavalier laissa échapper la carabine qu'il brandissait si fièrement quelques secondes auparavant, sa tête se pencha sur sa poitrine et, tombant lourdement, il resta sans mouvement sur le gazon.

Cet accident était arrivé d'une manière subite ; et si les insurgés n'avaient pas été à une grande distance, si même ils avaient tiré un seul coup de feu, on eût pu croire que le pauvre vicomte venait de recevoir une nouvelle blessure.

Brissot en le voyant tomber, s'empressa lui-même de sauter à terre.

— Bon Dieu ! Martigny, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-il.

En un instant, Richard et quelques volontaires furent auprès d'eux ; on donna des soins au vicomte qui ne tarda pas à se ranimer.

— Ce n'est rien, balbutia-t-il ; mon maudit cheval... et puis je crois aussi un étourdissement... mais voilà qui est fini.

Il voulut se relever, il ne put y parvenir sans aide, et quand il se trouva sur ses pieds, il eut encore besoin d'appui pour marcher, car il chancelait.

Il était facile de s'expliquer cette chute : depuis la veille, le vicomte supportait avec un courage inouï les souffrances que lui causait sa blessure ; quand il avait mis son cheval au galop, la douleur était devenu si atroce qu'il avait perdu connaissance.

—Je vous le disais bien, Martigny, reprit Brissot affectueusement, que vous présumiez trop de vos forces. Si vous vouliez m'en croire, vous vous établiriez à Walker-station pour quelques heures ; nous vous y reprendrions dès que nous en aurions fini avec ces scélérats.

—Ce parti serait sage, dit Richard ; et si M. de Martigny consentait à l'adopter, je pourrais lui laisser quelques hommes à la station pour sa sûreté.

—Bah ! répliqua le vicomte, c'est inutile ; je me sens mieux. Mais voyez, voyez donc... voilà que ces brigands se sont engagés dans le bois... qu'attendons-nous pour les poursuivre ?

—Les gentlemen de la garde noire, dont la vue est plus perçante que la nôtre, dit Richard, assurent que les insurgés se sont emparés de deux femmes et qu'ils les emmènent de force avec eux. Je vais entrer un moment à la station pour tâcher d'obtenir quelques renseignements à ce sujet.

—Des femmes ? répéta le vicomte dédaigneusement ; quelle espèce de femmes pourraient se trouver ici ?

On se dirigea vers l'habitation, et tandis que tous les autres restaient à cheval, Martigny et Brissot firent le chemin à pied ; aussi ne tardèrent-ils pas à rester en arrière. Quand ils pénétrèrent dans le bâtiment principal, Richard lisait avec attention un carnet de poche que l'un de ses hommes venait de lui apporter et qu'on avait trouvé posé ostensiblement sur une table avec cette inscription en gros caractères : *Pour Son Honneur sir Richard Denison, juge de paix.*

Après avoir terminé sa lecture, le jeune magistrat était fort pâle ; cependant il s'approcha des deux Français avec son calme ordinaire.

—Monsieur Brissot, dit-il à demi-voix, je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle... Ces gens se sont emparés de deux jeunes ladies appartenant à d'honorables familles de Dorling et ils déclarent qu'ils les tueront, à moins que nous ne renoncions à notre poursuite.

—De Dorling ? répéta Brissot avec inquiétude, sait-on leurs noms ?

—L'une d'elles est miss Owens, la fille de l'ar-penteur.

—Miss Rachel ! la meilleure amie de Clara ! Et l'autre... l'autre, monsieur Denison ?

Richard hésita ; mais le temps pressait et il fallut bien apprendre au malheureux père la terrible vérité. Brissot poussa un cri de douleur.

—Clara ! ma fille ! répéta-t-il ; mais c'est impossible... comment se serait-elle trouvée ici, à Walker-station, dans ce moment de troubles ?

Martigny, qui en arrivant était à demi-évanoui de fatigue et de douleur, se redressa subitement.

—Mademoiselle Clara entre les mains de ces bandits ! s'écria-t-il à son tour ; cela passe toute croyance. Prenez garde, monsieur Denison, il y a peut-être là-dessus quelque ruse infernale.

—Il n'existe malheureusement aucun doute sur l'événement, répondit le magistrat en présentant le carnet à Brissot ; voyez vous-même, vous ne pouvez méconnaître l'écriture de miss Clara.

Brissot, tout tremblant, parcourut des yeux la note laissée par sa fille, tandis que le vicomte la lisait par-dessus l'épaule de son ami.

—Allons ! s'écria Martigny impétueusement, il faut renoncer à notre vengeance, placer bien vite sur le toit du bâtiment le pavillon parlementaire et envoyez aux mineurs le sauf-conduit qu'ils emendent. La vie de ces aimables filles est trop précieuse pour qu'il soit permis d'hésiter ; n'est-il pas vrai, Brissot ?

—Certainement, certainement, s'écria le négoc-

iant ; au diable la vengeance ! avant tout il importe de tirer ma chère et bien aimée Clara et miss Owens des mains de ces brigands.

—Vous l'entendez, monsieur Denison ! reprit Martigny avec vivacité ; hâtez-vous donc de faire poser un drapeau blanc sur le toit de la station. Sans doute, Guzman et les autres, montés sur quelque hauteur voisine, attendent ce signal avec impatience, et si leur attente était trompée, ils seraient capables dans le premier moment d'exaspération... N'est-ce pas votre avis ?

Richard demeura impassible.

—Non monsieur, dit-il avec fermeté ; nul plus que moi ne désire de voir ces jeunes ladies, et surtout miss Brissot, à l'abri du danger ; mais je suis magistrat anglais, et il ne m'est permis dans aucun cas de traiter avec des pillards et des meurtriers, de subir leurs conditions, de les laisser libres d'accomplir de nouveaux forfaits dans cette colonie.

Martigny et Brissot se regardèrent stupéfaits.

—Voilà qui passe toute croyance, s'écria le vicomte ; quoi ! monsieur Denison, est-ce le moment de trancher du Brutus ? Votre hésitation peut avoir les plus funestes conséquences.

—Qu'importe, dit Brissot, que ces hommes soient pour un peu de temps encore assurés de l'impunité, quand il s'agit de filles charmantes qui font l'orgueil et la joie de deux familles ? Tenez, monsieur Denison, si vous étiez capable de demeurer indifférent en pareille circonstance, je ne vous reverrais de ma vie.

—Je ne suis pas indifférent, monsieur Brissot, répliqua le magistrat avec sa rigidité ordinaire, mais je remplis une charge publique et je représente l'autorité de la reine, autorité qui ne doit pas s'abaisser jusqu'à traiter avec des scélérats.

—Alors qu'espérez-vous et que comptez-vous faire ?

—D'abord, reprit Richard, je ne peux croire qu'on ose égorger froidement deux jeunes ladies, quand ce meurtre ne saurait être d'aucune utilité. Sous ce rapport, elles ne me semblent avoir rien à craindre. Je ne désire pas moins les délivrer au plus vite, et voici mon projet : sans doute les mineurs ne sont pas loin d'ici, attendant le signal que nous ne donnerons pas ; tombons sur eux, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, et nous leur arracherons les prisonnières.

—Eux aussi sont sur leurs gardes, répliqua Martigny ; furieux de se voir trompés dans leur espoir, ils auront toujours le temps d'accomplir quelque acte de violence. Allons, monsieur Denison, ce projet serait trop hasardeux. Je vous somme, tant au nom de M. Brissot qu'au mien, de prendre le seul moyen sûr de sauver Clara.

—Oui, oui, monsieur Richard, reprit le négociant en joignant les mains, ayez pitié de ma pauvre fille que vous dites aimer, et laissez ces gens aller se faire pendre où ils voudront.

—C'est impossible, répondit Richard avec une souffrance visible, mais d'un ton résolu ; je ne dois pas avilir l'autorité dont je suis dépositaire, en transigeant avec des assassins.

—Vous le ferez pourtant, gentleman stupide, s'écria Martigny en fureur, ou de par le diable ! je saurai si votre cervelle est de glace ou d'étaupe !

Et il appliqua son revolver sur le front du magistrat.

—Martigny, que faites-vous ? s'écria Brissot terrifié.

Mais déjà Richard Denison, sans effort apparent, avait écarté l'arme menaçante et contenu avec vigueur la main qui la tenait. Le vicomte voulut en vain résister ; la douleur que lui causait sa bles-

sure pendant cette courte lutte le vainquit ; il laissa tomber son revolver et se rassit, pleurant presque de rage impuissante.

Il y eut un moment de silence pénible. Richard, malgré le danger qu'il venait de courir, ne montrait ni colère ni haine contre celui qui avait failli le tuer. Le vicomte, après s'être un peu calmé, reprit avec effort.

Cet emportement est absurde, je reconnais mes torts... mais, morbleu ! qui donc, monsieur, a eu la folie de croire ou de dire que vous aimiez Clara ?

—Ce n'est pas une folie, répliqua Richard gravement, c'est la vérité pure, quoique je ne puisse préférer miss Brissot à mon devoir... Mais, et vous aussi vous l'aimez ; je n'en peux plus douter maintenant, et c'est ce qui me rend indulgent pour cet accès d'aveugle colère.

—Eh bien ! oui, je l'aime, dit Martigny avec assurance ; peu m'importe qui le sache ! aussi bien cet amour n'est plus un secret depuis longtemps pour Brissot.

—Martigny, dit le négociant qui, ayant besoin des deux rivaux, ne voulait se compromettre ni avec l'un ni avec l'autre, souvenez-vous que je n'ai donné aucun encouragement formel à vos espérances. Le fait est que j'ignore moi-même...

—Fort bien, Brissot, répliqua le vicomte avec amertume, vous ne savez encore de quel côté faire pencher la balance ; mais j'ai déjà pris soin moi-même de m'assurer les chances favorables, et peut-être, quand le moment sera venu, trouverez-vous difficile de me refuser ce qui est l'objet de tous mes vœux.

Le négociant le regarda d'un air stupéfait, sans rien dire ; Richard reprit avec une vivacité peut-être involontaire :

—Ainsi donc, monsieur, vous seriez cause du trouble extraordinaire et tout à fait inexplicable auquel miss Clara est en proie depuis le jour de votre passage à Dorling ?...

—Ah ! ah ! miss Clara se montre troublée ? dit Martigny avec un accent d'ironie ; c'est une raison de plus pour moi de courir sans retard au secours de cette pauvre enfant, dussé-je tenter seul sa délivrance !

Les insinuations du vicomte avaient causé à Richard de cruelles inquiétudes ; mais, trop fier pour adresser des questions à son rival, il se contenta de dire :

—Vous n'irez pas seul, monsieur de Martigny ; nous vous accompagnerons tous, et je compte ne pas m'épargner moi-même à cette besogne.

En ce moment plusieurs soldats de la garde noire qui avaient battu les environs pendant que les volontaires reprenaient haleine, amenèrent à Denison un jeune Australien qu'ils venaient de trouver caché dans les broussailles, sur le bord du ruisseau desséché ; c'était Nez-Percé, le fils de Tête-de-Crin.

Le pauvre garçon manifestait une grande frayeur et chose singulière ! ce n'étaient pas les Européens qu'il paraissait craindre le plus, mais ses propres compatriotes, en habit rouge. Les soldats noirs, en effet, se montraient particulièrement sévères envers ceux de leur propre race qui vivaient encore dans une indépendance sauvage, et ils le prouvaient bien en brutalisant Nez-Percé, coupable seulement de s'être tenu caché à leur approche. Cependant, lorsqu'on fut en présence de Richard, on cessa de le maltraiter, et le brigadier des noirs, qui parlait la langue australienne, fut chargé de servir d'interprète dans l'interrogatoire que Denison devait faire subir au jeune rôdeur.

Celui-ci, interrogé sur les motifs de sa présence dans le voisinage de Walker-station, raconta com-

ment la veille Clara, Rachel, John et son propre père étaient arrivés de la ville dans un char à bancs ; comment les jeunes filles, sous son escorte et sous celle de sa famille, avaient parcouru le Maaly-Scrub à la recherche des berceaux de *cowrys*.

—Ah ! je reconnais miss Rachel à cette fantaisie ! s'écria Brissot ; mais comment est-elle parvenue à troubler la cervelle de Clara avec ces puérités d'histoire naturelle, dans un pareil moment ?

L'Australien poursuivit son récit et exposa que les jeunes filles, revenues au bord du ruisseau, n'avaient plus trouvé John, ni la voiture, ni le cheval, et que des hommes blancs, parmi lesquels était le squatter Burley, les avaient emmenées à l'habitation d'où elles venaient seulement de sortir. Les événements accomplis depuis la veille au soir étaient un peu confus dans l'esprit de Nez-Percé ; néanmoins ils avaient compris que les bienfaitrices de sa famille n'étaient pas restées de leur plein gré à l'habitation et qu'elles couraient un danger quelconque ; aussi, avait-il passé la nuit précédente près de l'habitation, ne sachant que faire et ne voulant pourtant pas s'éloigner avant de connaître le sort des deux jolies Européennes.

—Hum ! monsieur Denison, dit Martigny bas en plaisantant, voilà, je crois, un troisième compétiteur sur lequel nous n'avions compté ni l'un ni l'autre. Ce brave petit moricaud, avec sa barre traversière dans le nez, m'a l'air aussi d'être amoureux de miss Clara... à moins que ce ne soit de miss Rachel, et peut-être de toutes les deux à la fois.

Mais le jeune magistrat n'était pas d'humeur à écouter en ce moment des plaisanteries. Il apprit aux principaux volontaires et à l'officier de la garde noire comment les renseignements de Nez-Percé se rapportaient à ceux qu'ils avaient recueillis déjà, et il leur communiqua la grave nouvelle de l'enlèvement de miss Brissot et de miss Owens par les insurgés. Après une courte délibération, on convint d'attaquer les bandits sur-le-champ et de les presser de telle sorte qu'ils n'eussent pas le temps d'accomplir leur menaces.

—Ce jeune homme ne paraît pas manquer d'intelligence, dit Richard au soldat noir qui avait servi de truchement ; demandez-lui si nous ne serions pas trop embarrassés de nos chevaux dans le Maaly-Scrub et si nous n'aurions pas plus de chance d'atteindre à pied les révoltés.

La question fut transmise au fils de Tête-de-Crin qui se hâta de répondre :

—Eux pas aller vite et pas aller loin avec des chevaux... faire continuellement des détours pour éviter les fourrés... vous les rejoindre bien vite à pied.

—C'est ce que je soupçonnais, reprit Richard ; maintenant sachez de lui s'il ne pourrait nous servir de guide dans ces bois qui doivent lui être familiers ?

—Moi conduire vous et appeler mon père ; père et moi, vous faire retrouver bien vite Clara et Rachel, et vous tuer méchants hommes avec vos fusils.

La proposition fut acceptée avec empressement.

—Seulement, l'ami, ajouta l'officier noir en langue australienne, si ton père et toi vous cherchiez à nous trahir, je vous couperais la tête à tous deux avec ceci.

Et il posait la main sur son grand sabre de cavalerie. Nez-Percé recula d'effroi ; cependant il ne parut pas refroidi dans son désir d'être utile aux amies de sa tribu, et les volontaires se disposèrent au départ.

Denison voulut laisser à la station son vieux domestique William, épuisé par ces deux jours de

marche pénible, et, malgré son attachement pour son maître, William fut obligé d'obéir. On désigna aussi quelques hommes bien armés qui devaient demeurer à la station pour garder les chevaux, tandis que le reste de la troupe continuerait à pied l'expédition.

—A la bonne heure! dit le vicomte; à présent que je ne suis plus sur cette malheureuse bête dont le trot est si dur, je me sens fort et vaillant.

Cependant, aux premiers pas qu'il fit, on put s'apercevoir que la tête lui tournait et que ses cruelles souffrances venaient de se réveiller.

—Mon cher Martigny, reprit Brissot, je vous en conjure, ne vous obstinez pas à nous accompagner; vous seriez pour nous un embarras et une cause de retard plutôt qu'un auxiliaire sérieux et vraiment utile.

Richard ne disait rien, de peur qu'on n'attribuât à tout autre motif qu'un sentiment de sincère pitié le conseil qu'il pouvait donner. Du reste, le vicomte ne l'eût pas écouté.

—Ouais! dit-il, moi me dorloter ici quand mademoiselle Clara et son amie sont exposées aux violences des plus grands scélérats que la terre ait portés? Se moque-t-on de moi? A la vérité mes jambes flageolent un peu et j'éprouve quelques éblouissements; mais à cela, je sais un excellent remède... Mon cher Brissot, passez-moi, je vous prie, votre gourde de cognac.

—Ne craignez-vous pas, Martigny, qu'avec votre blessure...

—Bon! vous tenez à votre provision d'eau-de-vie de France?... Mon mal ne provient que de faiblesse; notre généreuse compatriote va me remettre à l'instant.

Brissot lui présenta en soupirant un flacon clissé; le vicomte s'empressa de le porter à ses lèvres, et le rendit seulement après avoir absorbé une bonne partie du contenu.

—Maintenant, reprit-il en affectant un dégagé, je me sens capable de franchir, s'il le faut, les montagnes Bleues... En route donc! hurra! gentlemen!

Toute nouvelle objection devenait inutile en présence de la détermination de Martigny, et Richard ayant recommandé une grande vigilance à ceux qui devaient garder la station, donna le signal du départ.

Il importait de marcher vite, afin que si les mineurs, du haut d'un arbre ou d'une colline voisine, observaient les mouvements de leurs ennemis, ils n'eussent pas le temps de s'enfoncer bien avant dans les bois; aussi, en quittant l'habitation, la troupe prit-elle le pas de course. L'avant-garde était formée des soldats noirs qui entouraient Nez-Percé et veillaient sur lui avec un soin jaloux, de peur de trahison. Tous, la tête penchée vers la terre, observaient attentivement les empreintes que les chevaux des mineurs avaient laissées sur le sol sablonneux, empreintes qui rendaient l'erreur impossible. Après eux venaient les volontaire européens, dans l'ordre ou plutôt le désordre où les plaçait cette marche précipitée.

Au moment où l'on atteignit la lisière du bois, le soleil était déjà haut et la chaleur commençait à devenir accablante. Richard dit à Martigny qui se tenait tout haletant à son côté :

—Vous m'avez gravement insulté, monsieur le vicomte. D'après les préjugés féroces de certains de vos compatriotes et des miens, j'aurais été dans la nécessité de vous en demander raison. Je ne l'ai pas fait pour des motifs dont je ne dois compte à personne; mais je désire vous prouver que ce n'est pas faute de courage, et peut-être bientôt trouverai-je l'occasion que je cherche.

Et il entra résolument le premier dans le Maaly Scrub.

(A CONTINUER.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

VI.

QUELQUES-UNS de nos lecteurs ont peut-être remarqué qu'en maintes circonstances, les fauteuils et les chaises sont douées d'un mystérieux pouvoir de locomotion. C'est surtout dans le tête-à-tête de deux personnes d'un sexe différent que cette disposition à la marche oblique se déploie chez les sièges. Au bout d'un quart d'heure de conversation, deux fauteuils éloignés de dix pas au début de l'entretien, se trouvent, on ne sait trop comme bras à bras. Personne n'ayant eu l'air de bouger, il y a



là, évidemment quelque attraction secrète que la science découvrira un jour.

Les fauteuils en rotins de Juliette Bartelle et de Savinien avaient sans doute obéi à cette loi mystérieuse, car ils se trouvaient en ce moment tout près de Clémence et de Valentin. Il en résulta que les propriétaires des susdits fauteuils purent se mêler sans indiscretion à l'entretien de M<sup>me</sup> Martigny et de son cousin.

—Parles-tu sérieusement? demanda Juliette à M. Mazeran.

—Oui et non. Je ne me connais pas d'ennemi qui me porte assez d'intérêt pour exposer ainsi ses capitaux. D'un autre côté, je trouve étrange cette frénésie subite de braves fournisseurs qui se contentaient jusqu'ici d'un arrosement mensuel.

—Pourquoi ne pas les payer?

—Si tu veux m'ouvrir un crédit à la Banque?

—Si je pouvais t'ouvrir un crédit de bon sens et de raison?

—Je l'économiserais ce crédit-là, je t'en réponds.

—Combien dois-tu?

—Trois mille francs.

N'y aurait-il pas quelque moyen d'arranger cela?

—Non. J'avais envie d'aller me reposer un peu à la campagne. Clichy fera mon affaire.

Juliette secoua la tête.

—Tu as beau plaisanter, reprit-elle, je suis sûre, moi, que tu n'est pas aussi gai que tu veux le paraître. Tu fais tes folies de sang-froid, et je sais que tu t'étourdis plus que tu ne t'amuses.

Il la regarda quelques moments sans répondre, et sa figure prit insensiblement un air sérieux et rêveur.

—A quoi penses-tu ? reprit la jeune femme.

—A la transmutation des métaux, répondit-il en se passant la main sur le front. Je voudrais changer en or le bois de ce magnifique tilleul.

—Ce n'est pas à cela que tu pensais ; mais, n'importe. Cherchons un moyen plus sûr de te tirer d'affaire. Il doit te revenir environ sept ou huit mille francs sur la succession de notre cousin Bourlon. Si tu donnais à ton tailleur une délégation de trois mille francs sur tes droits ?

—C'est une idée.

Puis, appuyant la tête sur sa main, Valentin se mit encore à regarder la jeune femme d'un air pensif.

—Est-ce que tu veux prendre mon signalement ? dit-elle en riant.

—Non, mais je fais une remarque : j'ai raconté mes infortunes à Clémence ; elle a trouvé des choses fort spirituelles à me dire, mais voilà tout. Toi, au contraire, tu es allée droit au but comme un homme d'affaires, et tu as trouvé moyen, en cinq minutes, de me montrer un affectueux intérêt et de me donner un bon conseil.

—Et la conclusion de ceci ? demanda Mme Martigné, qui écoutait d'une oreille, tout en prêtant l'autre aux discours de Savinien.

—La conclusion, c'est qu'étant donnée une cotte à cheveux chatain clair et une cousine à cheveux bruns, la première conseille mieux que...

Valentin ! interrompit Mme Martigné, qui recula son fauteuil de quelques pas et fit signe à Mazeran de venir à côté d'elle.

Il obéit.

—Puisque tu trouves Juliette si supérieure à moi, lui dit-elle à voix basse, pourquoi ne lui fais-tu pas la cour ?

—Parce que je suis un imbécile.

Tu sais que je ne mourrai pas de chagrin de ton inconstance. Il me reste encore assez d'adorateurs.

—Oui ; mais les coquettes sont comme les collectionneurs : elles recherchent les espèces rares, et je suis le seul de la mienne.

—Dieu merci ! A propos, messieurs, ajouta Clémence en élevant la voix, vous savez que le feu a pris cette nuit à la maison ?... Un peu plus nous étions tous brûlés.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria Savinien, qui leva les yeux et les mains vers le ciel.

—Diable ! fit Valentin, en réprimant un tressaillement involontaire.

—Qu'auriez-vous fait si vous vous étiez trouvés là, messieurs ? demanda Clémence, qui, comme les triomphateurs romains, aimait à faire parade des esclaves enchaînés à son char.

Je me serais précipité dans les flammes pour te sauver ou mourir avec toi ! s'écria Guitarnan.

—Et toi, Valentin ?

—Moi, j'aurais couru chercher les pompiers.

On se mit à rire. Clémence fit un geste d'impatience. Un de ses griefs contre Valentin, c'est qu'il se refusait obstinément à l'exhibition de son amour au profit du petit orgueil de sa cousine. En tête-à-tête, il en parlait fort éloquemment ;

mais, dès qu'il y avait des spectateurs, il ne faisait que plaisanter.

—Ainsi tu m'aurais laissé dévorer par le feu ?

—Puisque M. Savinien te sauvait.

—Et Juliette ?

—Oh ! fit avec un sourire doucereux Mme Geneviève Martigné, M. Morany se serait chargé de Mme Bartelle.

—Certainement ! s'écria M. Morany, qui était revenu sans qu'on fit attention à lui, car il avait dans tous ses mouvements quelque chose de la souplesse et de la légèreté particulière aux animaux de l'espèce féline.

—Alors, Valentin, reprit Clémence un peu piquée, tu aurais été le seul qui n'eût rien sauvé.

—Pardon, je me serais sauvé moi-même.

—Egoïste !

—Eh bien ! si tu veux savoir la vérité, j'aurais sauvé...

—Qui donc ? demanda Geneviève, dont les petits yeux brillèrent de curiosité maligne au fond de leur grotte.

—Eh bien ! vous, madame Geneviève ! s'écria Valentin avec un accent si dramatique que tout le monde se mit à rire.

—Si vous vous figurez, grommela Geneviève, que je vous crois capable...

—Je suis plus fort que je ne parais, répliqua Valentin en examinant la grosse veuve comme s'il voulait évaluer son poids.

Mme Geneviève Martigné raillait volontiers les autres, mais elle ne pouvait supporter la moindre plaisanterie. Juliette vit qu'elle allait répondre par quelque mot blessant et se hâta de détourner la conversation. On parla de ce commencement d'incendie d'une façon plus sérieuse, et de là on arriva tout naturellement à discuter cette inexplicable série d'accidents et de crimes qui poussaient depuis quelque temps la famille.

Quant à moi, dit Morany, je ne laisserai pas de répéter que nous devrions nous éloigner de Paris et nous établir dans quelque pays où nous serions inconnus. Notre famille échapperait peut-être ainsi à la fatalité mystérieuse qui la poursuit depuis quelque temps.

—Quitter Paris ! murmura Clémence avec un gros soupir.

Valentin s'opposa au projet de Morany. Il fit remarquer avec assez de raison que si les mystérieux ennemis de la famille Martigné parvenaient à retrouver leurs traces, comme c'était fort probable, ils auraient bien plus de facilités à l'étranger pour accomplir leurs sinistres desseins.

La discussion s'animant entre les deux hommes, ainsi que cela n'arrivait que trop souvent, Juliette se jeta encore à la traverse et détourna l'orage.

Quelques minutes après, M. Mazeran se leva et prit congé de ses cousines.

—Je vais de ce pas chez ce capitaine du Havre dont on m'a donné l'adresse, dit-il à Juliette. On m'a prévenu que je le trouverai de deux à trois heures. Je verrai bien si le signalement du Français qu'il a transporté de Madagascar au cap de Bonne-Espérance répond à celui de Bartelle.

Juliette lui serra la main avec émotion, et il s'éloigna.

Frédéric qui adorait M. Mazeran, en dépit de leurs petites discussions, voulut l'accompagner jusqu'à la porte de la rue. Les deux petites filles se disposaient à en faire autant, mais leur mère, qui craignait le retour avec le turbulent Frédéric, les obligea de rester au jardin. Quelques minutes après, on vit accourir le petit Martigné, les cheveux

et les habits en désordre, rouge comme un coq et trépigant de colère.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria sa mère.

Frédéric, qui pleurait, balbutia une histoire fort embrouillée, de laquelle il résultait que Mazeran venait d'être arrêté et mis dans un fiacre.

—Mon Dieu, oui, dit M. Ernest Martigné, qui arrivait derrière son fils, Valentin s'est fait arrêter par deux recors qui le guettaient, et il est maintenant en route pour Clichy.

—Oh mon Dieu ! murmura Juliette en joignant les mains.

—C'est un scandale qui rejaillit sur toute la maison, s'écria Mme Vincent Martigné. Recevez donc de pareils individus !

—Pardon, Geneviève, dit Mme Bartelle mais vous oubliez que Valentin est mon cousin et celui de Clémence.

—Vous prenez toujours son parti, riposta le veuve d'un ton aigre-doux.

—Certainement, répartit Mme Bartelle. Valentin est le seul parent qui me reste du côté de mon pauvre père, et j'ai d'autant plus d'amitié pour lui que je sais combien il est bon et dévoué, malgré ses folies.

Chut ! écoutez donc ! fit M. Martigné en montrant les enfants, qui se querellaient avec une animation extraordinaire.

—J'ai défendu Valentin, disait Frédéric ; mais les deux hommes étaient plus forts que moi.

—Oh ! si j'avais été là, moi ! s'écria Emma, en brandissant son petit râteau.

—Je leur ai donné de grands coups de poing, reprit-il et des coups de pied donc ! Le grand, il en aura des bleus à la jambe, va !

—Frédéric, dit à ce moment M. Martigné, tu vas monter à ta chambre et y rester en pénitence jusqu'à l'heure du dîner.

—Pourquoi, papa ? s'écria le pauvre petit diable.

—Parce que tu as battu les représentants d'une autorité légitime. Ils sont venus se plaindre à moi, et j'ai été obligé de leur donner dix francs pour les apaiser.

—Est-ce vrai ? demanda tout bas Mme Martigné.

—Tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit Ernest à demi-voix. Si tu avais vu comme il y allait, le gaillard !

Mme Bartelle et Clémence sollicitèrent la grâce du petit garçon, mais M. Martigné, qui paraissait soucieux et de mauvaise humeur, résista à toutes les instances. Les deux petites filles éclatèrent alors en pleurs et en cris. Honteuse d'avoir injustement accusé son brave cousin, Emma lui demandait pardon et le comblait de présents avec une vivacité singulière.

Tiens, Frédéric, disait-elle, voilà ma balle, et mon jeu de cartes aussi, et mon orange, et mon livre pour t'amuser dans ta chambre... et tu les garderas tant que tu voudras.

Cécile ne disait rien ; mais tout en pleurant silencieusement, elle glissait dans la poche de son cousin tout ce qu'elle trouvait de bon dans les siennes.

Cette petite scène amusa les spectateurs. Ils renouvelèrent leurs instances en faveur du coupable. Poussé par Juliette M. Morany intervint aussi.

Sa protection toute-puissante sauva maître Frédéric, qui partait déjà pour son exil escorté par ses deux cousines, marchant avec toute la dignité d'un proscrit. Les deux petites filles le ramenèrent en triomphe.

Tandis que Frédéric leur racontait pour la vingtième fois tous les incidents de son mémorable combat contre les *vilains hommes*, M. Martigné em-

menait M. Morany à l'écart et semblait lui exposer quelque affaire importante. Bientôt tous deux quittèrent le jardin et montèrent dans le cabinet de M. Morany.

Nous ne répéterons pas ici leur entretien, qui fut très long et qui roula entièrement sur les affaires de M. Martigné. Le banquier était, comme on dit, au bout de son rouleau. Non-seulement il n'avait plus rien, mais son actif n'était même pas suffisant pour balancer son passif. Il accumula explications sur explications pour démontrer à M. Morany que ses opérations avaient été parfaitement conduites et que sa ruine était due à des circonstances malheureuses qu'il fit remonter jusqu'en 1848.

En exposant ainsi sa situation à Morany, il avait espéré que ce dernier viendrait à son secours et le mettrait à même de se relever. Il fut trompé dans son attente.

Morany l'écouta d'un ton fort compatissant, accepta toutes les explications du banquier, et l'encouragea beaucoup, mais ne lui fit aucune offre de fonds.

—Que comptez-vous faire ? lui demanda enfin Morany.

—En vérité, je l'ignore. Je ne puis m'habituer à l'idée de voir mon nom figurer sur la liste des faillites. Je sais bien qu'au moyen d'un sacrifice de cent cinquante à deux cent mille francs, il me serait facile d'obtenir un arrangement à l'amiable, et même de continuer les affaires. Mais, où trouver cet argent ? Ma femme n'a point de fortune personnelle, et aucun de mes parents n'est assez riche pour me prêter une si forte somme.

L'insinuation était fort claire : Morany se contenta de recommencer ses compliments de condoléance. Martigné ne comprit que trop que son parent n'était nullement disposé au petit sacrifice auquel il avait espéré l'amener. Sa figure s'allongea.

Quoique rien ne parût sur la physionomie impassible de l'Eurasien, la nouvelle que le banquier venait de lui annoncer contrariait beaucoup M. Morany. Ce n'était pas qu'il portât un bien vif intérêt à Martigné, mais il songeait au mauvais effet que cela produirait pour sa réputation de *nabob* et de parent dévoué, s'il laissait mettre en faillite un cousin auquel il avait toujours témoigné tant d'affection.

Soit qu'il voulût témoigner sa sympathie à Martigné, soit qu'il fût réellement préoccupé, Morany ne parla que fort peu durant le dîner. Quoiqu'il fût généralement assez taciturne, Clémence remarqua son silence et l'en plaisanta gaiement. Il répondit sur le même ton.

Le plus heureux de la maison ce soir-là, ce fut Frédéric. Chacun a son rêve ici-bas, et Frédéric avait le sien. Il désirait, mais sans oser l'entrevoir encore que dans un horizon bien lointain, une belle paire de pantoufles en tapisserie comme celles de son père.

Au moment où il embrassait, pour lui dire adieu, sa cousine Juliette, qu'il appelait toujours sa tante, Mme Bartelle lui glissa dans l'oreille que, dès le lendemain, elle allait commencer à lui broder une paire de pantoufles pareilles à celles de M. Martigné. Frédéric faillit en tomber à la renverse de joie et de saisissement.

—Tu gâtes cet enfant, Juliette, dit M. Martigné.

—C'est l'encourager à la rébellion, fit observer M. Morany.

—Certainement, ajouta bien vite Mme Geneviève.

—A l'âge de Frédéric, on ne connaît pas encore le pouvoir de la loi, répondit Mme Bartelle. En dé-

fendant son ami, il a montré son bon cœur et son courage.

—Oh ! il est brave comme un lion, c'est vrai, dit M. Martigné, dont l'orgueil paternel prit le dessus. Si vous l'aviez vu jouer des pieds et des mains, le petit gaillard !

—Au fait, dit Juliette, on savait donc que Valentin était ici, puisqu'on le guettait dans la rue ?

—Entre les débiteurs et les recors, il y a toujours une lutte de ruses, reprit M. Morany ; M. Mazeran a voulu jouer au plus fin, et il a perdu.

—Il faudra que nous trouvions quelque moyen de délivrer ce pauvre garçon, dit M<sup>me</sup> Bartelle.

Personne ne répondit.

—Vous me seconderez, n'est-ce pas M. Morany ?

—Non, certes ! murmura-t-il, je le hais trop.

—Ah ! fit Juliette surprise de la vivacité de cette réponse, que la circonspection habituelle de Morany rendait plus étrange encore.

M<sup>me</sup> Bartelle reprit son ouvrage et se remit à broder silencieusement. Voyant le mauvais effet produit par ses paroles, Morany essaya de les tourner en plaisanterie ; Juliette feignit d'accepter cette explication, mais elle ne demanda plus ni appui ni conseil à M. Morany.

—Décidément, reprit-il au bout d'un instant, il fait bon être votre cousin.

—Vous en plaignez-vous ?

—Vous feriez pour moi ce que vous faites pour M. Mazeran.

—Qu'on vous mette à Clichy demain, et vous verrez.

—Je parle sérieusement.

—Eh bien ! sérieusement, je vous suis profondément reconnaissante de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous faites encore pour mes enfants et pour moi ..

—Cela n'empêche pas que s'il vous fallait choisir entre M. Valentin et moi...

—J'espère bien n'y être jamais réduite. Pourquoi ne conserverais-je pas mes deux amis ?

Sans doute, mais vous éludez la question. S'il vous fallait absolument choisir ?

Cette insistance déplut sans doute à M<sup>me</sup> Bartelle, car ses beaux sourcils eurent un imperceptible froncement.

—Eh bien ! dit-elle, je choisirais Valentin.

—Vous voyez bien...

—N'est-ce pas naturel ? J'ai pour vous beaucoup de reconnaissance, d'estime et d'affection, je vous le répète ; mais permettez-moi de vous faire observer que je ne vous connais que depuis deux ans, tandis que j'ai été élevée avec Valentin, comme mes filles le sont avec leur cousin Frédéric.

—Alors il était sans doute votre petit mari, comme Frédéric celui de Cécile ?

—Précisément.

—Valentin avait deux autres femmes, dont la plus âgée, une petite fille de huit ans, lui tirait très-bien les cheveux lorsqu'il la négligeait pour moi. Il faut que j'indique à Clémence cette manière de ramener les inconstants.

M<sup>me</sup> Bartelle se tourna vers sa cousine, et la conversation redevint générale.

## VII.

Vers onze heures, toute la famille monta se coucher.

M. Martigné avait l'air si préoccupé que Clémence le pressa de questions pour en connaître le motif. Comme il ne savait lui résister en rien, il finit par lui avouer, non pas sa situation exacte, mais une partie de ses embarras financiers.

Il se garda bien d'avouer que ces embarras étaient dus à son incapacité et surtout à sa présomption. Il assura, au contraire, à Clémence, qu'il avait déjà trouvé, pour réparer le désastre, un moyen certain qui devait doubler sa fortune en peu de temps. Cette confiance ne persuada pas complètement M<sup>me</sup> Martigné, car elle commençait à remarquer que les moyens infailibles de son mari ne réussissaient presque jamais. Le banquier, néanmoins, lui expliqua ses plans avec tant d'éloquence, ou, pour mieux dire, de verbiage, qu'elle s'endormit en rêvant d'un bel hôtel, de robes magnifiques et d'une calèche à huit ressorts comme celle de la marquise de Chrestinel, sa rivale de toilette et de beauté.

Quant à M. Morany, le lendemain soir, vers minuit, il sortit comme d'habitude par le jardin et s'en alla rue de Laval. M. Gurnout vint y rejoindre quelques minutes plus tard le prétendu Gardélan.

—A propos, lui demanda ce dernier au bout de quelques instants de conversation, vous m'aviez parlé dans le temps d'un certain Parézot... un homme qui tirait convenablement l'épée et le pistolet. Qu'est-il donc devenu ?

—Je ne sais trop : voilà plusieurs jours que je ne l'ai vu.

—Informez-vous de lui, je serais bien aise de le voir.

—Si vous voulez, monsieur, me charger de lui communiquer...

—Non ; sachez d'abord où il est, puis vous lui fixerez un rendez-vous. Mais ne lui parlez de moi que quand je vous y autoriserai.

—Bien, monsieur.

—A demain.

—Et la Bourse ? murmura Gurnout, dont l'idée fixe était d'engager M. Gardélan dans quelque nouvelle opération ; je vous assure, monsieur, qu'en ce moment il y aurait une affaire...

—Nous verrons cela plus tard, interrompit Morany. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Le lendemain Gurnout apporta le renseignement demandé au sujet de Parézot. Ce dernier était à Clichy.

—Tiens ! murmura Morany, qui songea aussitôt à Valentin.

Il resta un instant silencieux.

—Non, se dit-il enfin, répondant à sa propre pensée, non. On sait que je déteste Mazeran, et si ce Parézot lui cherchait querelle, cela pourrait mettre sur la trace... D'ailleurs, Valentin est très-adroit, dit-on, et un duel n'aboutit à rien. Songeons au plus pressé. Pour combien d'argent ce Parézot est-il écroué ? demanda-t-il à Gurnout.

—Pour huit ou neuf cents francs, je crois.

—Tâchez de savoir le chiffre, d'une façon exacte.

—Que décidez-vous, monsieur ?

—Revenez demain soir. Apportez-moi des renseignements plus détaillés sur le montant de la dette de ce Parézot, sur son créancier, etc. Je vous donnerai alors vos instructions. Voici cinq louis. Bonsoir, monsieur.

Mais Gurnout ne paraissait pas disposé à s'en aller. Il avait la figure tendue de quelqu'un qui se prépare à une entreprise difficile.

—Bonsoir, monsieur, répéta Morany en appuyant.

—Est-ce que vous avez complètement renoncé à faire des opérations de Bourse, monsieur ? demanda enfin Gurnout en prenant, comme on dit son courage à deux mains.

—Pourquoi cette question ?

—Vous ne me donnez plus aucun ordre ; j'espère pourtant que vous n'en chargez pas d'autres que moi, monsieur ?

—Si cela me convient, pourquoi ne le ferais-je pas ? demanda Morany, qui, grâce à sa position dans l'ombre de la cheminée, lisait sur la physionomie de son interlocuteur, et le voyait venir.

—Cela ne serait pas bien, moi qui fais toutes vos commissions.

—Il me semble que je vous paie pour cela.

—Moi qui vous montre tant de dévouement.

—C'est compris dans le paiement.

—Et de *discretion*, ajouta Gurnout en appuyant fortement.

—Ah ! ah ! fit Morany. Eh bien !... c'est compris aussi dans le paiement. Croyez-vous donc que sans cela je vous donnerais cinq louis chaque fois que vous m'apportez un renseignement insignifiant ?

—Insignifiant !

—Sans doute insignifiant.

—Ceux que je vous ai donnés sur la famille Martigné, cependant !

—Eh bien ?

—Il y a certaine circonstance qui pourrait leur donner une importance très-*grande*, très-*grande*.

—Et laquelle, je vous prie ?

—Dame, cette série d'accidents si singuliers. M. Gontran noyé, M. Vincent assassiné... *Assassiné*, celui là. Puis la mort affreuse de M. Ferdinand Martigné... Et celle de Mme Guitarnan et du petit Edouard...

—En effet, c'est étrange, répondit tranquillement Morany. Mes pauvres parents ont été cruellement éprouvés depuis quelque temps.

—Juste depuis que vous m'avez demandé tous ces renseignements. Pour moi, qui ai l'honneur de vous connaître, cette coïncidence n'a aucune importance, bien entendu ; mais cela n'aurait qu'à venir aux oreilles d'un étranger, d'un magistrat surtout...

Morany sourit tranquillement.

—Eh bien ? demanda-t-il.

—Dame, ce serait grave.

—Pour que cela fût grave, il faudrait commencer par prouver que ces tristes événements sont dus à des crimes et non à des accidents, comme tout semble le prouver ; excepté pour la mort de M. Vincent, dont vous savez que le meurtrier est connu. Puis, avant d'accuser de pareils crimes un homme dans ma position de fortune, il serait encore nécessaire de prouver quel intérêt il peut y avoir. Or, je crois que ce serait difficile.

—N'importe, reprit Gurnout un peu déconcerté par le calme de son interlocuteur, cela pourrait vous attirer des ennuis. Quand une fois la justice commence à s'occuper des affaires de quelqu'un...

—Ah ! j'en conviens... c'est justement ce que je disais l'autre jour à un banquier de mes amis qui m'engageait à remettre au procureur impérial certains petits bordereaux que vous m'avez fournis.

—Quels bordereaux ? murmura Gurnout qui devint tout pâle.

—Les bordereaux pour ma dernière opération à la Bourse. Vous vous souvenez ? Mon ami, que j'avais chargé de les examiner, est allé lui-même chez l'agent de change pour vérifier les opérations et il assure que ces bordereaux sont falsifiés par vous, à votre profit et à mon détriment, bien entendu.

—C'est une calomnie, monsieur, s'écria Gurnout, dont les dents claquaient. Vous n'avez qu'à me montrer ces bordereaux et je vous prouverai...

—Ce n'est pas la peine. Ils sont bien où ils sont et ils y resteront. Je voulais seulement vous prouver que nul ici-bas n'est à l'abri de la calomnie pas plus vous que moi.

Gurnout était un de ces coquins sans énergie,

qui, faute de courage uniquement, n'oseraient pas tuer un homme, même au prix de cent mille francs mais qui en laisseraient égorger cinquante pour gagner mille francs. Autant il se fût montré impérieux et exigeant si sa menace indirecte avait effrayé M. Gardélan, autant il devint plat et soumis quand il se vit à la merci de ce dernier.

Il s'excusa humblement... non de sa menace, car il ne pouvait l'avouer... mais de son insistance au sujet de la Bourse.

—Je suis si pauvre et j'ai tant besoin de gagner ! murmura-t-il piteusement.

—Avec ce que je vous donne, pourtant ?

—Tant que vous êtes là, monsieur, cela va encore ; mais si vous vous absentiez... Pour être aux ordres de monsieur, j'ai abandonné tous mes autres clients.

—Ceci est différent, répondit Morany qui, bien entendu, n'en crut pas un mot. Comme je tiens à vous avoir toujours sous la main, je vous ferai une pension de trois cents francs par mois, tout en continuant de vous payer comme je le fais maintenant chaque fois que j'ai besoin de vous. Cela vous convient-il ?

—Certainement, monsieur, s'écria Gurnout, qui, précipité du haut des châteaux en Espagne qu'il avait bâtis, se trouvait encore fort heureux de voir sa chute amortie par ce supplément de trois cents francs à son budget mensuel.

—Maintenant que tout est bien convenu, bonsoir, monsieur, dit Morany.

Cette fois, Gurnout ne se fit pas répéter l'invitation.

Tandis qu'il s'éloignait précédé du père Toulouze, Morany le suivit des yeux avec une expression de physionomie intraduisible. Puis, continuant une pensée non exprimée, qui eût fait bondir de frayeur le pauvre Gurnout, il murmura :

— En attendant, servons-nous de lui. Dès qu'il deviendra inutile ou gênant, il sera temps de songer à s'en débarrasser.

Valentin avait rencontré quelques connaissances à Clichy. Il se trouva bientôt le centre d'un petit cercle composé de cinq ou six personnes.

Le troisième jour, au moment où les détenus prenaient l'air d'un préau, le bruit d'une querelle attira l'attention de M. Mazeran. Une dizaine d'individus injuriaient un jeune Anglais et le menaçaient du poing. A leur tête était un grand chenapan à mauvaise figure qui excitait les autres. Au moment où Valentin arrivait, l'Anglais, complètement acculé dans un coin, plia le bras, puis le détendant comme un ressort d'acier, envoya aux assaillants qui le serraient de plus près deux coups de poing qui prouvaient une grande vigueur jointe à l'étude consciencieuse des ressources de la boxe. Les individus ne tombèrent pas, parce que la foule les soutenait ; mais un d'eux glissa sur les genoux et fut emporté presque sans connaissance. Tous les détenus se réunirent aussitôt contre l'Anglais, sans même se demander s'il était ou non l'agresseur. Il prit sa garde de boxeur, et l'expression de son regard disait assez qu'il se défendrait énergiquement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, très-grand, gras et frais comme un chanoine. Il avait de beaux traits, un teint de jeune fille, des yeux bleu-clair remplis de douceur, et de longs favoris fins et soyeux de la même couleur que ses cheveux, châtain-clair.

L'expression habituelle de sa physionomie était une sorte de bonhomie naïve et de gaieté enfantine qui faisait un singulier contraste avec sa robuste nature. En ce moment même, où il se préparait à combattre vaillamment, sa physionomie exprimait

plutôt une sorte de surprise et de mécontentement que la colère et la haine.

Tout en disant à qui voulait l'entendre qu'il ne ferait jamais un geste pour défendre un indifférent, Valentin cédait presque toujours au mouvement qui le poussait au secours du plus faible. Il fendit la foule et se jeta entre l'Anglais et ses agresseurs.

Ceux-ci étant revenus à la charge, Mazeran et son protégé furent obligés de jouer consciencieusement des pieds et des poings pour résister à leur attaque.

Dans la bagarre, l'Anglais reçut un soufflet de la main de l'individu qui avait excité contre lui cette petite émeute. Cette fois, le jeune homme perdit le sang-froid qu'il avait conservé jusque-là. Il s'élança sur son ennemi avec tant d'impétuosité qu'il renversa deux ou trois personnes ; mais lui-même trébucha sur leurs corps et tomba tout de son long. Il aurait été écrasé si Valentin, soutenu par ses amis, ne l'avait protégé et ne lui avait donné le temps de se relever.

En ce moment les gardiens arrivèrent et séparèrent les combattants.

Pour éviter les punitions, tout le monde prétendit qu'on n'avait fait que jouer. Comme il n'y avait ni morts ni blessés, les gardiens acceptèrent l'explication, sans y croire, bien entendu, et ne firent pas de rapport.

Une fois l'étranger délivré, Valentin avait rejoint ses camarades. L'Anglais, lui, était rentré dans sa chambre pour réparer le désordre de sa toilette et ôter sa jaquette, qui avait laissé un de ses pans sur le terrain. Au bout de quelques minutes, il vint remercier M. Mazeran. Il parlait français très purement et paraissait avoir d'excellentes manières.

En guise de présentation, il offrit sa carte à Valentin. Elle portait : *Sir Richard Overnon, baronnet, rue Caumartin*. Mazeran lui remit aussi la sienne.

Overnon lui raconta que, le premier jour de son arrivée à Clichy, l'individu à mauvaise figure que Valentin avait vu exciter les autres détenus, et qui s'appelait Théodore Parérot, avait voulu s'imposer en quelque sorte à lui. Overnon avait reçu plus que froidement cet homme dont les manières lui déplaissent fort. Mécontent du peu de succès de ses avances, celui-ci amenta quelques autres prisonniers contre Overnon sous prétexte de l'obliger à payer sa bienvenue en sa double qualité d'étranger et de nouvel arrivé. Pris autrement, Richard se fit empressé de s'exécuter ; mais comme on avait l'air de lui imposer cette générosité, il répondit par un refus catégorique. Pour s'en venger, les autres détenus, poussés par ce Parérot, commencèrent par lancer au jeune Anglais des railleries de plus en plus directes, puis des gros mots ; enfin on le bouscula, comme nous l'avons raconté tout à l'heure.

Sir Richard Overnon avait l'air d'un excellent homme, sans fiel ni méchanceté, et paraissait ne garder aucun souvenir des coups qu'il avait reçus. Il est vrai qu'il les avait glorieusement rendus. En revanche, il avait toujours sur le cœur le soufflet de M. Parérot et tenait à en obtenir satisfaction. Il demanda conseil sur ce point à M. Mazeran. Ce dernier comprenait fort bien la légitime indignation de l'Anglais, mais il ne voyait aucun moyen pour lui d'obtenir satisfaction de son agresseur, tant que les portes de Clichy seraient fermées sur eux.

—Je vous dirai d'ailleurs que je crois connaître votre adversaire, ajouta Valentin. C'est un mauvais drôle qui vit on ne sait trop de quoi, et qui passe sa vie dans les estaminets, où il gaspille quelques pièces de cent sous aux cartes ou bien au billard... Il fréquente beaucoup aussi les salles

d'escrime de bas étage, et il est très-fort à toutes les armes.

—Tant pis, dit Overnon, il faut que j'aie satisfaction de cette insulte.

—Tirez-vous bien l'épée ou le pistolet ?

—L'épée, non ; le pistolet, passablement. D'ailleurs, peu importe, je suis ici le seul de ma nation, et je dois soutenir son honneur, quoi qu'il puisse m'arriver.

—C'est bien, monsieur, dit Valentin, qui lui sera cordialement la main. Mais, ajouta-t-il en souriant, je doute que le directeur de Clichy et ses employés prêtent la main à un duel.

—Sans doute, répondit Richard ; aussi quitterai-je Clichy.

—Et votre adversaire ?

—Dès aujourd'hui je vais m'occuper de me faire mettre en liberté.

—Votre créancier est donc bien accommodant, monsieur ?

—Il fait tout ce que je veux.

—Je ne suppose pas cependant que ce soit vous qui l'avez prié de vous mettre à Clichy.

—Je vous demande pardon : c'est même moi qui ai payé tous les frais.

—Tiens !

—Je suis ici pour cinq mille francs : mais je ne dois rien.

—Comment cela ?

—Je vais vous l'expliquer : figurez-vous que j'étais amoureux de miss Anna Fraser, ma parente. Notre mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, il y a trois ans, lorsque je l'ai priée de fixer le jour de notre union, elle s'y est obstinément refusée.

—Elle ne vous aimait donc pas ?

—En vérité, je n'en sais rien. Anna est très-jolie, très-vaporeuse, comme vous dites, vous autres Français ; elle ne rêve que héros de romans, pâles, mélancoliques, pauvres, et victimes de destinées fatales. Avec mes grosses joues, mon teint rose, mon robuste appétit, ma nature prosaïque et quelque fortune, j'étais loin de remplir le programme. J'en ai eu tant de chagrin que je suis parti pour le cap de Bonne-Espérance, où mon beau-frère était alors gouverneur, afin de m'étourdir en chassant, et de perdre, à force de fatigues et de privations, cette mine trop florissante qui m'avait nui dans l'esprit d'Anna. J'ai passé près de deux ans en Afrique. Grâce à la fièvre, j'en suis reparti assez jaune et assez maigre pour pouvoir me présenter devant ma cousine.

—Eh bien ?

—Eh bien ! monsieur, voyez mon malheur. Pendant la traversée, l'air de la mer a produit un tel effet sur moi, et mon estomac a si bien réparé le temps perdu, que je suis arrivé à Londres presque aussi frais et aussi gras qu'avant mon départ.

Valentin regarda sir Richard pour voir si ce dernier ne se moquait pas de lui, mais il n'y avait pas à se méprendre à la franche expression de la physionomie du jeune Anglais. Il était évident que Richard racontait son histoire avec la plus grande simplicité, et sans aucun ornement.

—Alors ? dit Valentin.

—Alors, Anna a bien voulu m'épouser malgré cela, mais moi je ne l'aimais plus. J'adorais une autre jeune fille bien plus jolie, une cousine aussi.

—Encore ! fit Valentin en riant. Et celle-ci...

—Celle-ci m'a dit que je lui plaisais, mais qu'elle hésitait à confier son bonheur à un inconstant comme moi, à moins d'une épreuve.

—Laquelle ?

—Elle exigeait que je restasse au moins deux

ans sans la voir, et que je revinsse ensuite amoureux comme avant mon départ.

—Et vous avez obéi ?

—Certainement.

—Eh bien ! je ne vous en fais pas mon compliment, dit Valentin.

—Hélas ! reprit Richard, autre chose est de prendre une résolution et de la tenir. Vingt fois j'ai failli partir pour Londres. Trois fois même je suis allé jusqu'à Boulogne.

—Il fallait vous distraire.

—C'est ce que j'ai fait d'abord. Mais tout cela m'empêchait d'exécuter les projets d'étude que j'avais formés. Quand j'ai vu cela, j'ai pris une résolution héroïque. J'ai fait à un de mes amis un billet de cinq mille francs, que j'ai laissé protester, poursuivre, etc. Bref, depuis deux jours je suis à Clichy. Quant aux cinq mille francs du billet, ils sont déposés chez un banquier avec d'autres fonds qui m'appartiennent.

—Ah ça ! reprit Valentin, c'est bien sérieux ce que vous me racontez là ?

—Certainement. Je ne me serais jamais permis...

—Et vous prétendez encore être prosaïque ? s'écria Valentin. Mais, mon cher monsieur, jamais Saint-Preux, Werther et autres chevaliers du sentiment, n'auraient fait mieux.

—Eh bien ! miss Harriett ne pense pas comme vous, malheureusement.

—C'est une mauvaise affaire que d'aimer une cousine, voyez-vous, dit Valentin. J'en sais malheureusement quelque chose.

—Votre cousine ne veut pas non plus vous épouser ?

—D'abord elle ne m'aime pas ; puis elle est mariée.

—Si elle est mariée, vous ne devriez pas l'aimer.

—Vous avez raison, mais si l'on faisait et si l'on payait tout ce qu'on doit... Clichy n'existerait plus.

—Pour en revenir à l'insulte de ce Parénot ..

—Voulez-vous me permettre une question auparavant?... Pendant que vous étiez au Cap, n'auriez-vous pas par hasard entendu parler d'un Français nommé Bartelle ?

—Non.

—Il est probable du reste qu'il avait changé de nom. Puis, ce serait un hasard... N'importe... Tenez. Voici son signalement sur un ancien permis de chasse. Je l'avais mis justement dans ma poche ce matin pour le montrer à un capitaine du Havre, qui se trouve en ce moment à Paris.

(A CONTINUER.)

## LE CHEMIN DIRECT.

CONTE TOURANGEAU.

### I.



SAIAS MUNSTERIUS, au XXXIIe livre de sa *Dæmonologia major*, où il traite des herbes et de leurs pouvoirs magiques, disserte tout au long sur l'herbe au pivert, qui a la propriété de faire tomber le fer en poussière, et ajoute que cette même plante a la ver-

tu de faire trouver les trésors cachés et les stations diaboliques (*stationes diabolicæ*). On appelle ainsi, dit l'auteur, certaines excavations assez voisines de la surface du sol, où le diable établit quelques diabolotins ou diableaux de noblesse inférieure, qui sont, comme nous dirions aujourd'hui, ses employés et ses représentants. Les uns tiennent registre des naissances, les autres des mariages, les autres des jurements, blasphèmes, scènes de cabaret, et adressent des rapports à leur chef, qui fait son profit de tout.

Quant à l'herbe au pivert, que Munsterius appelle la *Picari rotundifolia*, voici, dit-il, à quels signes vous la reconnaîtrez : la feuille est d'un vert pâle et d'une forme arrondie ; elle ne donne jamais de fleurs, et se trouve dans les parties les moins fréquentées des forêts. Vous pensez bien qu'il ne manque pas de gens pour chercher une herbe aussi singulière et aussi précieuse. Mais c'est ici que commence la difficulté. D'abord, le nom de la *Picaria rotundifolia* n'est pas même cité dans les traités de botanique modernes ; puis les caractères de la description vous semblent peut-être un peu vagues, car on trouve assez, Dieu merci, de plantes à la feuille verdâtre et arrondie : rien ne ressem-

ble à une plante qui ne donne pas de fleurs comme une plante qui n'en a pas encore donné ; et c'est une besogne qui excède les bornes de la patience humaine, que de passer en revue toutes les plantes du fond des forêts. Donc, quand on trouve cet herbe, c'est un grand hasard, et qui ne tire pas à conséquence, car le même homme ne peut ni la trouver ni s'en servir deux fois.

### II

Cochard, de Loches en Touraine, l'avait trouvée ; et tout le monde dans le pays vous dira ce qu'il en fit. Cochard était le fils d'un gros tonnelier de la rue Quintefol. Comme le bonhomme avait de quoi, il voulait faire de son fils un savant, à tout hasard, et sans se rendre bien compte, je crois, de la figure que peut faire un savant en ce monde. C'était son idée. La passion de Cochard fils pour l'étude était fort modérée ; mais il aimait deux choses avec ardeur : pêcheur de goujons dans l'Indre, et faire la cueillette aux champignons dans la forêt de Loches, qui est renommée pour ses champignons. Il savait mêler, comme on voit, l'utile à l'agréable, et, de nos jours, on eût dit de lui que c'était un garçon positif. Il venait de faire un jour une superbe cueillette de ceps et de champignons roses ; il nouait en sifflant les quatre coins de son mouchoir autour de son butin, lorsqu'il porta machinalement à sa bouche un tout petit brin d'herbe qu'il venait de cueillir. Un imperceptible parfum d'iris s'en dégaugea, c'était la *Picaria rotundifolia*. Voilà donc Cochard fils en passe de trouver des trésors. Il songea tout de suite aux ruines d'Orfont et aux ri-

chesses immenses qui, selon la tradition, y ont été enfouies. Son premier mouvement fut d'y courir, en laissant là mouchoir et champignons; le second fut de terminer soigneusement et correctement le paquet commencé, et de le prendre à la main. Car, à supposer qu'il dût devenir tout d'un coup riche à millions, était-ce une raison pour se priver d'un excellent plat de champignons? Ainsi raisonnait Cochard, et il allait bon train, son paquet dans la main gauche, son herbe au pivert dans la main droite, qu'il serrait de toutes ses forces.

## III

Orfont est une miniature de petit vallon à la lisière de la forêt de Loches à Saint-Quentin, avec une petite prairie délicieuse pour y jouer à colin-maillard, une petite source sombre sous les grands arbres, ridées de soudains frissons de lumière, et sillonnée d'araignées d'eau qui semblent n'avoir d'autre occupation au monde que de remonter le petit ruisseau, et, à deux pas de la petite fontaine, un débris de mur informe, désespoir des archéologues tourangeaux, et point de mire des chercheurs d'or, qui l'ont inutilement éventré de place en place. C'est là que Cochard vint s'asseoir, tenant le petit brin d'herbe entre ses dents. Une fois assis, il n'attendit pas longtemps : l'espèce de plate-forme où il était descendait lentement, sans secousse et sans bruit. Bientôt elle s'arrêta. Ce n'était point dans une cave à trésors, comme l'avait espéré Cochard; c'était simplement dans un poste à diables, ou, pour mieux dire, dans un bureau.

Sur un grand pupitre de bois blanc, tout sali et tout taillandé, s'étalait un énorme registre sous la lumière d'une lampe économique. Cochard se rappela avoir vu un registre semblable à l'Hôtel de Ville de Loches : c'est celui sur lequel M. Besnard, le greffier, inscrit les naissances. Assi sur une chaise dépaillée, un vieux diable râpé et fripé bâillait à se décrocher la mâchoire. Il portait des bouts de manches en lustrine pour protéger la peau des avant-bras; il avait aussi rejeté sa longue queue par-dessus le dossier de sa chaise, pour éviter les faux plis. Inutile de lui demander son nom : dans l'ennui de ses longues heures de loisir, l'employé l'avait écrit ou gravé un peu partout : "Scribax", répondait le mur; "Scribax", répétaient à leur tour le papier bavard et le garde-mains.

Dans le fond du bureau, sur une espèce de banquette, un autre diable, plus jeune que le premier, ronflait sur le dos, la bouche ouverte.

Cette musique me gêne, dit Cochard avec un grand sang-froid.

Et, prenant sur le bureau une règle noire, il en donna un coup sec et bref sur le nez du dormeur.

Celui-ci tressaillit vivement, fronça les narines, secouant la tête comme pour chasser une mouche importune; puis, prenant son parti, il enfout brusquement son nez et sa musique dans ses deux bras croisés.

On pourrait peut-être trouver Cochard un peu brusque; mais ce qu'il en faisait, ce n'était pas par méchanceté : c'est qu'il savait qu'avec les diables, il faut toujours paraître à son aise.

—Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? dit-il à Scribax.

—C'est Rapax.

—Ah! bon? celui qui a été si bien joué par la femme de Jean Bourdon.

—Tout juste; il a été révoqué pour cela de ces fonctions de chasseur d'enfants; il recueille maintenant les âmes des ivrognes dans les fossés. Comme

c'est demain la foire de Biard, il aura de la besogne, et il dort en attendant.

—Et toi, vieux Scribax, quelles sont tes fonctions? Car j'imagine que tu ne passes pas toute ta vie à écrire ton nom sur les murs et sur les tables.

—Oh! moi, je ne fais rien d'intéressant.

En disant cela, il jetait une feuille de papier brouillard sur le registre, et croisait d'un air indifférent ses grandes pattes sèches par-dessus. Un maître coup de règle bien net lui fit ouvrir les mains plus vite qu'il ne les avait fermées, et Cochard s'empara sans façon du gros registre.

## IV

Le gros registre était plein de noms et de dates. Cochard suivait machinalement les lignes du bout du doigt, en marmottant... Mahoudeau... Mouillefarine... Mouillefer... né le... mourra le...

—Tiens! tiens! s'écria-t-il en devenant tout à coup très-attentif.

Il chercha la lettre C. Il tournait les feuilles si brusquement, qu'il avait de la peine à trouver.

—Cochard! ce n'est pas cela; Cochard, c'est trop loin; ah! (Ernest), né le... c'est bien moi!... mourra le... Comment, je mourrai dans cinq ans! mais je n'ai que dix-sept ans! Ah! ah! vieux procureur, voilà pourquoi tu ne voulais pas me montrer ton registre. Allons, prends ta plume, et change-moi vite cette date, ou sinon...

La règle se dressait menaçante. Le vieux Scribax cacha provisoirement ses mains, tout en protestant que cela ne dépendait pas de lui, et qu'il ne faisait que transcrire sur les registres les bulletins qu'on lui envoyait. Cochard ne savait trop que dire, lorsque en feuilletant le registre il aperçut, à côté d'un des noms, la mention suivante : *A obtenu une prolongation.*

—Comment, vieil hypocrite, on peut obtenir des prolongations de vie, et tu ne m'en dis pas un mot! Ecoute-moi bien : si dans dix minutes je ne sais pas tout ce que je veux savoir, je te fracasse la tête avec ton écritoire de plomb, je mets le vieux registre en dix mille morceaux, et je te rôtis avec ta table et ta chaise!

## V

Scribax ne se le fit pas dire deux fois, et, sautant sur une feuille de papier, il griffonna quelques mots; puis, réveillant le malheureux Rapax, il le poussa par les épaules, avec ordre de porter le pli à son adresse et de rapporter la réponse.

Sur l'enveloppe, Cochard lut distinctement le nom de Bedonax.

—Oh! oh! dit-il, Bedonax, quel beau nom! C'est au moins un chef de division, avec un ventre prépondérant, un nez rouge et un air insolent, hé?

Scribax ne jugea pas à propos de relever cette insinuation inconvenante.

Au bout de quelques minutes, Rapax était de retour, tenant à la main un papier d'apparence administrative.

Cochard l'ouvrit sans cérémonie. Le papier commençait par une malédiction en forme contre certains individus qui viennent déranger les gens au milieu des travaux les plus importants.

—Voilà pour moi, dit Cochard en riant.

Le document contenait ensuite un blâme sévère infligé à la maladresse de certains subalternes qui ne savent pas se débarrasser des importuns.

—Et voilà pour moi, murmura Scribax d'un ton piteux.

Le papier contenait tout à la fois le renseigne-

ment demandé. Il disait de chercher à la page 562 du tome XXXIII<sup>e</sup> du *Recueil des actes*, et de comparer la *Circulaire* n<sup>o</sup> 2364 pour plus de clarté. Scribax atteignit les deux volumes dans une armoire, d'un air ennuyé, et les tendit à Cochard pour en faire ce qu'il jugerait convenable. Quant à lui, en véritable employé, il laissa Cochard s'en tirer comme il pourrait, se souciant peu d'accroître sa besogne de si peu que ce fût.

Voici ce que Cochard entrevit à travers le patois administratif des diables, qui a beaucoup d'analogie avec le nôtre :

“ La vie de tout homme a un but ; quiconque entrevoit ce but et y marche tout droit, d'un pas ferme, gagne du terrain et du temps ; il peut se faire qu'il en gagne assez pour franchir l'année où il devait mourir, comme on franchit un fossé sur un pont : alors, l'année fatale une fois passée, l'homme peut vivre de longues années, et l'époque de sa mort peut être indéterminée. ”

Cochard recueillit méthodiquement ses petites notes ; après quoi il songea à prévenir ses amis et à les faire profiter de sa découverte.

Après avoir pris les noms et les dates, il remit entre ses dents l'herbe au piver, commença à remonter doucement, et fut bientôt sur le vieux mur d'Orfont. Alors il prit son paquet de champignons et rentra à Loches.

## VI

C'est à cette époque que l'on commença à parler en ville du changement extraordinaire de Cochard et de quelques-uns de ses amis. Il faut croire que l'idée de la mort est bien puissante sur l'imagination pour produire des effets aussi surprenants. On ne les voyait plus ni sur le mail, ni dans la prée, ni en forêt ; ils avaient dit adieu brusquement à tous les petits plaisirs d'autrefois ; ils semblaient toujours craindre de perdre seulement une minute, et n'avoient de goût que pour les choses sérieuses et le travail acharné. Un seul d'entre eux, le petit Terrier, ne s'émut pas trop, et continua comme par le passé à mener de front le jeu et le travail ; bon garçon d'ailleurs, et toujours prêt à faire plaisir aux autres.

Pourquoi n'était-il pas plus effrayé de la prédiction de Cochard ? Était-ce parce que son terme était plus éloigné que celui des autres ? Était-ce simplement parce que son caractère était ainsi fait ? Peut-être. C'était surtout parce que son père était un homme de grand sens, qui avait dû trouver de bonnes paroles pour le rassurer. Chacun de ces garçons, en effet, que la mort menaçait à époque fixe, avait consulté son père sur les moyens de l'éviter. En quoi ils avaient bien fait. Malheureusement, tous les pères n'ont pas des idées également justes. Et, à ce propos, je m'étonne que les gens, à mesure qu'ils prennent de l'âge, soient si peu soucieux de se former le jugement. Mais si ce n'est pas pour vous, mes bons amis, que ce soit donc au moins pour vos enfants, qui sont tenus de vous consulter avec confiance et de vous obéir avec respect !

## VII

Le bonhomme Cochard voulait être le père d'un savant, c'était convenu ; il profita donc de l'occasion pour lancer Cochard fils, à corps perdu, dans la science.

Vous pensez bien que le collège de Loches ne suffisait plus à ce membre futur de l'Institut. Le collège même de Tours fut jugé trop modeste : le

fil du tonnelier s'embarqua pour Paris. Pendant deux ans, sous la direction des maîtres les plus habiles, il se prépara à entrer à l'École normale.

Toujours au travail, du matin au soir, et si on l'eût laissé faire, du soir au matin, c'était l'émerveillement des maîtres et la terreur des élèves du collège Charlemagne. Il entra donc, haut la main, à l'École normale ; et comme il travaillait toujours avec la même fièvre, il sut bientôt, comme pas un de ses concurrents, célébrer en beaux vers latins les *Vertus de Titus*, le *Désintéressement d'Hippocrate* et la *Clémence d'Auguste* ; il sut démontrer clairement, soit en latin, soit en français, que *chaque langue a son génie*, que *les grandes pensées viennent du cœur*. Quant il sut tout cela, et puis parler un temps raisonnable sur un sujet quelconque, de plus scander les odes et les épodes d'Horace, rectifier la *métrique* de Battmann, et pulvériser les commentateurs de Plaute, etc., il fut jugé assez fort pour être nommé *cacique*, ou chef de section. A la fin de sa troisième année, il passa un si brillant examen, qu'il fut nommé d'emblée, pour la rentrée suivante, à une chaire de rhétorique dans un lycée de Paris.

Voilà ce qui s'appelle faire son chemin ; et, universitairement parlant, ce n'est pas une année, mais bien cinq ou six que Cochard avait gagnées. Universitairement, oui ; humainement, c'est autre chose. Trois jours avant son départ pour Paris, sur la fin des vacances, comme il préchait dans l'Indre, il fut pris d'un petit frisson qui devint une fièvre fort bénigne. Le médecin répondait de tout ; ce qui n'empêcha pas le pauvre agrégé de mourir dans les vingt-quatre heures. Il paraît par là que le latin, le grec, le sanscrit, l'histoire, et même la philosophie, ne suffisent pas à tisser la trame de la vie.

## VIII

Quand le bruit de cette mort se répandit, ce fut un grand émoi parmi les survivants. Ceux qui avaient espéré, jusqu'à cette première épreuve, que la prédiction de Cochard n'était qu'une vision, furent vivement frappés. Même, Etienne Bodeau, celui dont l'échéance était désormais la plus rapprochée, perdit un peu la tête, et se mit à boire.

A vrai dire, cela n'étonna pas trop le monde ; bon sang ne peut mentir, dit le proverbe, et les Bodeau, de père en fils, ont la réputation de boire sec, et de n'en pas faire plus mal leurs affaires. Le père Bodeau, voltairien sans avoir lu Voltaire, s'était beaucoup moqué dans le temps de l'histoire de Cochard et des résolutions généreuses de son propre fils. “ Vois-tu, Tienne, disait-il, il n'y a au monde que deux choses, faire honneur à ses affaires et boire d'autant : avec ça on va loin. Qu'est-ce que c'est que ces histoires de *gagner une année* ? Gagne ta vie, mon garçon, c'est déjà bien joli. Si Cochard est mort, avoue qu'il ne l'a pas volé. Y a-t-il du bon sens de se tuer comme il l'a fait ? Et son père qui le pousse au lieu de le retenir ! Allons ! laisse cette mauvaise culture, à laquelle tu t'acharnes sans profit pour toi ni pour personne, et fais, comme ton père, le commerce des vins du Cher. ” Bodeau fils, cherchant un but à sa vie, s'était donné à l'étourdie la mission de fertiliser ces terres pierreuses qui sont au-dessus de Genillé, et dont personne ne veut. Les paysans se moquaient de lui, et Bodeau père maugréait en voyant son garçon gaspiller ainsi la fortune de sa mère. Il profita de la catastrophe de Cochard pour frapper un grand coup. Il reprit un à un tous ses vieux arguments d'autrefois ; l'âme faible d'Etienne, qui s'était appuyée

sur l'exemple de Cochard pour maintenir ses résolutions, fut ébranlée par cette catastrophe à laquelle il ne comprenait rien ; car enfin, n'est-ce pas une belle chose que le travail ? Ne peut-on pas faire beaucoup de bien par lui ? Et cependant Cochard était mort, lui que l'on pouvait regarder comme l'incarnation du travail, depuis sa visite à Orfont ! Les âmes faibles vont facilement d'un excès à l'autre. Bodeau fils en était déjà à regretter sa naïveté, qui l'avait jeté sans goût dans une entreprise sans avenir. Après tout, le but de la vie était peut-être (pour lui du moins) de marcher sur les traces de son père. Ce dernier voyait bien qu'il l'emportait : " Allons, dit-il, c'est aujourd'hui la foire de Luzillé ; viens-t'en voir comme on traite les affaires. Bon commerce, le commerce des vins ! Tous ceux qui s'occupent de la vigne sont bonnes gens et vivent longtemps ; il y a plus de vieux ivrognes que de vieux médecins. "

Bodeau père savait admirablement goûter lui-même, et faire goûter aux autres, les produits de son commerce. Il passait pour un brave homme, rond en affaires ; l'ardente coloration de son nez et de ses pommettes donnait à sa physionomie ce je ne sais quoi de jovial et de plaisant que tant de gens prennent facilement pour de la bonté. Certaines provinces sont encore aujourd'hui d'une incroyable indulgence pour ce vice repoussant de l'ivrognerie, et les gens semblent avoir pris au sérieux la morale des chansons à boire. Bodeau fils aimait son père ; il le respectait, et il le voyait entouré d'une sorte d'estime affectueuse : il l'écouta donc. Il alla, lui aussi, trinquer à Luzillé ; il s'égosilla à discuter ces marchés pour s'étourdir, tapa dans la main des paysans (en Touraine on dit des *bounhoumes*) ; il se dérida, puis devint tout à fait gai ; puis, à un moment, pleura sans savoir pourquoi ; puis s'endormit sans savoir où ni comment. Bodeau père était fier de son fils.

Telle fut la première journée d'émanicipation du jeune homme. A partir de ce moment, il ne manqua plus ni une foire, ni un comice agricole, ni un banquet de pompiers ; il semblait qu'il voulait rattraper le temps perdu. Il avait bien par intervalles des idées noires ; mais cela ne durait pas, ou du moins on ne s'en apercevait pas. Un jour qu'il revenait du comice agricole de Montrésor, il versa dans un fossé. Rapax, qui le guettait depuis quelques mois, lui prit l'âme sans qu'il s'en doutât. Le médecin qui visita le corps dit que Bodeau était mort d'une congestion cérébrale. On ne manqua pas de remarquer qu'il était mort plus juste à son échéance. Les sages du pays disaient que, visiblement, l'homme n'est pas au monde seulement pour conclure honnêtement de bonnes affaires et pour travailler à se teindre le nez en pourpre.

## IX

Quant au jeune M. Chaplin, un autre camarade de Cochard, c'était un aimable garçon sans cervelle et sans cœur, riche à millions, ce qui n'est pas toujours un si grand bonheur qu'on se l'imagine. Tout petit provincial qu'il était, retenu à Loches par la volonté d'un vieux père assez dur, il avait deviné Paris, et il ne songeait qu'au moment où il pourrait y vivre à sa guise. La confiance de Cochard ne fut pas sans l'émouvoir un peu ; mais il ne fut pas longtemps indécis sur la route à suivre et sur la meilleure manière de gagner cette malheureuse année qu'il lui faudrait franchir. Placé, comme était autrefois Hercule, entre le plaisir et la vertu, il n'hésita pas deux secondes, et laissa la vertu se morfondre à loisir. Sur ces entrefaites,

son père mourut d'une attaque de goutte. Le charmant Amédée partit pour Paris vingt-quatre heures après l'enterrement, fit en peu de temps les plus brillantes connaissances, ce qui le força naturellement à quelques petites concessions, comme, par exemple, à ne plus signer Chaplin, mais C. des Entommeures, à pouffer de rire quand on lui parlait de Cochard qui se tuait au travail, à gaspiller enfin son temps et son argent partout où un gentleman titré se doit à lui-même de le gaspiller, etc., etc. Il comprit si bien le but de la vie, qu'à trente ans, la tête vide, le cœur sec, il alla subitement rejoindre ses pères par une belle nuit de carnaval. Autant que je puis croire, il était mort d'indigestion. A Loches, comme l'attention était en éveil, on remarqua sa mort, parce qu'on l'attendait presque à coup sûr. Car, comme disaient nos bons Tourangeaux, ce serait trop fort si le but de la vie était où visent ces messieurs-là. A Paris, on ne fit pas plus attention à cette mort qu'à celle de tous les autres gentlemen qui se tuent aussi sottement, chaque année, pour que le boulevard parle d'eux.

## X

La mort du sculpteur Larçay fit beaucoup plus de bruit, et cela se comprend. C'est le seul de ce petit groupe de jeunes Lochois qui soit sorti de son obscurité, et qui ait pénétré en plein dans la vraie gloire. Tout le monde se rappelle le Salon où parut sa dernière œuvre. C'était un *Percée* qu'il avait expédié de Naples où on le disait souffrant. La critique et les artistes, chose étrange, furent d'accord une fois pour dire que c'était la merveille de la sculpture contemporaine. Pour l'élégance, la finesse, la vérité et la beauté, Jean de Bologne pouvait à peine servir de terme de comparaison. On apprit la mort de Larçay le jour même où on lui décernait la grande médaille d'honneur et où l'Institut lui ouvrait ses portes. Alors l'admiration se changea en ferveur ; c'était un pieux pèlerinage que l'on accomplissait devant l'œuvre de l'artiste mort. Tout en lui était intéressant : son génie, sa modestie, son double succès, son malheur. On racontait sur lui une légende touchante. Travail acharné comme Balzac, longtemps obscur comme lui, il avait inspiré une vive passion à une princesse italienne qui lui avait tout simplement demandé sa main. Et il était mort ! Mais alors qu'est-ce donc que le génie, le travail, la gloire, le bonheur même, qui ne purent le préserver du coup fatal ? A propos de cette mort, qui fut un deuil public non-seulement à Loches, où Larçay avait encore sa famille, mais dans toute la France, la vieille M<sup>lle</sup> Flaubert, la sœur du principal du collège, personne pieuse et sensée, prononça une parole qui fut remarquée. Elle dit que les êtres extraordinaires vont peut-être au but moins droit que les autres, à force de vouloir se tourmenter ; qu'il convient à la justice et à la bonté de Dieu que le chemin soit ouvert aux humbles et aux petits, et que c'est peut-être de leur côté qu'est le vrai passage, sans tant d'efforts et de tracés.

## XI

Quillard, fils d'un pharmacien de la place du Marché, était devenu le docteur Quillard, médecin phraseur et philanthrope, bien connu à dix lieues à la ronde. On venait le consulter de Châillon-sur-Indre et de Buzançais. Non content de guérir gratuitement les pauvres gens, il les habillait, il les nourrissait ; tout le monde savait que ses charités étaient immenses. Depuis la révélation de

Cochard, il avait cherché à bien remplir sa vie. Simple apprenti pharmacien à cette époque, il pilait des drogues, mélangeait des sirops et collait des étiquettes, sans rêver un autre sort que celui-là. L'annonce de sa mort à jour fixe lui fit une telle peur que son âme de pharmacien en fut bouleversée et agrandie. Il trouva son rôle mesquin et égoïste, il eut soif de dévouement ; au delà des bocciaux paternels, il entrevit un champ plus vaste et plus fécond, celui de la médecine. Toujours en mouvement, il ne rêvait que plaies et bosses pour avoir le mérite de les guérir, et il aurait volontiers souhaité une épidémie pour avoir le bonheur de sauver par centaines ses concitoyens des deux sexes. Malheureusement, à Loches, le climat est bon, les crimes sont rares ; le docteur cherchait des compensations. Il allait aux incendies et rôdait volontiers du côté de la rivière, dans l'espérance de sauver quelque nageur imprudent. Un jour, à un endroit dangereux de l'Indre qu'on appelle *les Brèches*, il eut le bonheur de se jeter tout habillé à la nage pour tirer du courant un charpentier qui se noyait. Eh bien, croyez-le si vous pouvez, sa science doctorale, ses bienfaits, son acte de dévouement, ne purent le sauver : il suivit les autres, au grand scandale d'une partie du public, qui disait que celui-là du moins avait mérité de vivre. Des gens sages cependant hochaient la tête, et disaient que certainement le docteur Quillard avait fait du bien, et qu'il lui en serait tenu compte ; mais que la vraie charité est plus modeste, surtout plus désintéressée ; que le docteur mettait à toutes choses l'emportement et la fougue d'un homme pressé de payer une dette ou une rançon. Un acte de dévouement est toujours un acte de dévouement, mais on loue plus ceux qui se dévouent par sympathie, par pitié, par bon cœur, mettons par devoir, que ceux qui se dévouent pour un prix quel qu'il soit. En se jetant à l'eau aux Brèches, Quillard songeait à son échéance, et c'est ce qui a dû gêner son affaire. La question était vivement controversée au café de l'Hôtel-de-Ville.

— Il s'est risqué, il me semble que c'est l'essentiel ! criait Boireau, le marchand de papiers peints de la Grande rue ; c'est trop chercher midi à quatorze heures que de se demander s'il songeait à autre chose. Vous autres, qui parlez si bien, vous n'en auriez pas fait autant.

Comme il criait très-fort, il était devenu tout rouge, et il s'étranglait en avalant de travers sa chopine de vin blanc.

L'horloger Trinquesse, homme de sens, et qui avait de l'instruction, ôtant tranquillement sa pipe de sa bouche, lui dit :

— Ne vous fâchez pas, Boireau, personne ne dit que le docteur n'ait pas été un brave homme, et la question n'est pas là, vous le savez bien. Vous étiez son ancien camarade et son ami, et je vous en fais bien sincèrement mon compliment. Il était très-honoré, et il le méritait bien ; car, comme vous le dites, les services qu'il a rendus sont et demeurent rendus : et bien ingrat qui ne lui en serait pas reconnaissant. Mais cela n'empêche pas la distinction qu'il y aura toujours entre un service rendu par devoir et un service rendu par intérêt.

— Je ne vois pas bien, moi...

— Ecoutez ce que je vais vous dire ; je ne l'invente pas, c'est une histoire vraie que je lisais il n'y a pas longtemps. Un général se trouve un jour en présence d'une position si difficile à emporter, qu'il sera obligé de sacrifier son meilleur monde. Il fait venir cinquante grenadiers d'élite. « Mes amis, leur dit-il, je vous envoie à une mort presque certaine. Voici cinquante louis à partager

entre ceux qui reviendrons. — Mon général, dit le plus âgé de la troupe, *c'est trop chaud pour de l'argent...* mais vous n'avez qu'à commander ! »

— Eh bien ? dit Boireau.

— Eh bien, reprit Trinquesse, ce grenadier-là savait la différence qu'il y a entre se faire tuer par intérêt et se faire tuer par devoir, et ses camarades l'ont parfaitement compris comme lui.

Voilà ce qui se disait à Loches à propos de la mort du docteur Quillard.

## XII

Lorsqu'à son tour Terrier, devenu M. Terrier, modeste magistrat, fut sur le point d'atteindre la limite, ce fut à Loches une grande émotion. Les uns pensaient qu'ayant toujours été le modèle des honnêtes gens, l'homme du devoir de tous les jours, il triompherait du sort ; les autres disaient que sa vie avait été si simple et si unie qu'il n'y avait pas là pour lui, plus que pour tout autre, matière à gagner une année. Quelques-uns de ces Anglais qui se sont établis dans notre jolie Touraine ouvrirent des paris. Quant à Terrier lui-même, il attendait avec une certaine inquiétude depuis que l'année était commencée. Il ne pouvait s'empêcher de songer qu'il avait encore des enfants à établir, et que sa femme, la chère âme, aurait tant de chagrin de le voir partir, après tant d'années d'une union si tendre et si dévouée ! Mais il raffermissait son cœur en pensant que tout ce que nous sommes est dans la main de Dieu.

Un jour qu'il arrosait ses pétunias, un homme vint, qui se déclara pressé, et voulut lui parler sans délai ; c'était pour affaires graves. Quand ils furent assis dans le cabinet :

— Je m'appelle Scribax, dit l'homme.

Terrier s'inclina légèrement sans rien dire. Ce nom ne pouvait rien lui apprendre ; Cochard n'avait pas pu le révéler, vu qu'il n'en avait pas le droit. Son mouvement pouvait se traduire ainsi :

— Vous avez là un joli nom ; mais pardon, que puis-je faire pour vous ? Les magistrats sont exposés à beaucoup de visites importunes.

— C'est moi, dit l'étranger en regardant le juge bien en face, qui tiens les registres d'Orfont ; c'est moi qui ai été chargé d'examiner *tous les autres*, et qui viens m'entretenir un peu avec vous.

Cette fois-ci, le pauvre juge pâlit ; je vous dis la chose comme elle est ; il eût été bien plus héroïque de sa part de ne pas pâlir, mais le fait est qu'il pâlit. Scribax tira un carnet de sa poche et sembla se rafraîchir la mémoire en relisant quelques notes.

— J'ai entendu dire du bien de vous, murmura-t-il à demi-voix ; mais les jugements des hommes sont, en général, si sots et si téméraires, que je suis bien obligé d'examiner les choses par moi-même.

Quant à l'honnête Terrier, la première émotion passée, il recommanda son âme à Dieu, et, du fond du cœur, envoya ses plus ardentes bénédictions aux chères créatures qu'il ne reverrait peut-être plus. Redevenu maître de lui, il dit d'une voix basse, mais ferme :

— Je suis prêt à répondre.

— Regrettez-vous la vie ?

— Je la regrette beaucoup.

— Alors, vous avez peur de mourir ?

— Peur ! je ne crois pas : je suis préparé depuis longtemps à mourir ; mais peut-être que je n'ai pas l'âme très-héroïque, car je sens qu'il m'en coûte beaucoup de quitter tout ce que je quitte.

— C'est bon, dit Scribax, passons là-dessus.

Et il se pencha sur son carnet pour griffonner quelques notes.

—Qu'avez-vous fait de remarquable dans le cours de votre vie ?

—Absolument rien, je dois l'avouer.

—Êtes-vous riche ?

—Non.

—Avez-vous négligé les occasions de vous enrichir ?

—Je crois bien avoir été ce qui s'appelle timide, en plus d'une occasion. Des amis plus hardis que moi m'ont raillé de ma prudence. L'un d'eux m'avait proposé de doubler ma fortune en même temps qu'il doublait la sienne.

—Honnêtement ?

—Honnêtement, sans doute... mais...

—Mais quoi ?

—Je pense plutôt à ceux qui perdent leur fortune qu'à ceux qui la doublent : j'ai songé à ceux qui m'entourent, et je n'aurais voulu pour rien au monde exposer leur pain.

—Pourquoi, à votre âge, n'êtes-vous pas plus avancé dans la carrière que vous avez suivie ? Tous vos anciens amis habitent les grandes villes et sont devenus des dignitaires.

—D'abord, je crois qu'on m'a toujours traité selon mon mérite ; j'aurais pu d'ailleurs obtenir ce qu'on appelle avancement en quittant Loches, ce que je n'ai jamais voulu faire. Vous voyez donc bien que je n'ai pas à me plaindre. C'est une idée de mon père qu'il faut arranger sa vie pour son bonheur, et non pour sa vanité ; que l'avancement, comme vous l'entendez, est une question peu importante, quand on trouve à vivre honorablement d'ailleurs, et qu'on peut satisfaire ces goûts et ceux de sa famille. Notre vie a été réellement très-heureuse ici ; mon père est mort dans cette maison qu'il aimait et qu'il avait rendue charmante ; je m'y plais beaucoup, et j'espère y mourir aussi ; mes enfants ont été élevés dans ce jardin, et je les y ai toujours vus si heureux et si gais, que je n'ai pas eu le cœur de les emmener dans quelque appartement de grande ville pour le petit plaisir de mettre un peu plus d'hermine à ma toge et un galon d'or à ma toque. Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais, voyez-vous, à Loches, cette petite aisance est presque une fortune. Je ne suis pas grand dignitaire, mais de combien de soucis je suis délivré ! j'ai là des lettres de quelques-uns de mes anciens camarades : eh bien, ils envient pour la plupart mon obscurité heureuse et tranquille. J'arrose mes fleurs, je taille ma vigne ; j'ai de bons amis, de bons livres, et les gens ici me respectent comme je suis, à cause de mon père. Ma femme est pour moi une douce et chère compagne, la confidente de tous mes secrets : nous ne sommes pas de ce siècle affairé et ambitieux. Quant à mes fils, je les ai élevés de mon mieux, et ils sont notre espérance et notre consolation ; fussent-ils les fils du garde des sceaux en personne, ils ne pourraient être plus instruits. Les voilà donc à même de gagner de l'argent, et de faire fortune si

le cœur leur en dit. Ils sont honnêtes gens, et c'est le principal. Nos filles sont l'orgueil de la maison, joie bien profonde, orgueil bien pardonnable, et dont nous ne faisons souffrir personne. Elles sont bonnes ménagères comme leur mère, jolies, douces et sensées. L'aînée est mariée déjà, et bien mariée ; l'autre attendra patiemment son tour, Viendra-t-il ? Je vous avouerais que je l'espère, et que j'ai de bonnes raisons de l'espérer. Si elle doit rester fille, il n'y a là ni honte ni malédiction ; elle vivra avec nous tant que nous serons ; plus tard, avec l'un de ses frères, celui qu'elle voudra choisir, et je défie qu'elle puisse trouver des cœurs qui l'aiment davantage que ceux-là. Car ces enfants-là sont aussi bons entre eux qu'ils sont tendre avec nous.

Une chose que le brave homme n'ajoutait pas, c'est que toute la ville le tenait en vénération, et que tout dernièrement, à propos d'un grave accident qui avait mis sa vie en danger, on lui avait donné de toutes parts de ces témoignages de sympathie et de respect dont un prince aurait été fier.

—Mais enfin dit Scribax en l'interrompant, la vie n'est pas une idylle, et vous devez bien avoir éprouvé quelques chagrins.

—De grands chagrins ! répondit Terrier d'une voix émue ; mais ne sais-je pas bien que la vie est un mélange de biens et de maux ? Je n'ai pas plus qu'un autre la prétention d'être à l'abri du malheur. J'ai perdu mes excellents parents ; j'ai enterré un enfant, un fils qui promettait d'être ce que les autres sont devenus ; ni la mère ni moi ne sommes consolés, mais nous sommes résignés. Je crois vraiment que cette perte-là nous a rendus meilleurs et plus tendres les uns pour les autres : être heureux ensemble, c'est un lien bien fort ; partager les mêmes douleurs et les mêmes angoisses, c'est un lien bien plus fort et bien plus sacré ?

—Mais savez-vous, monsieur Terrier, que vous êtes un profond philosophe ?

—Non, je suis, je crois, grâce à mon père, un homme raisonnable. J'ai eu le bonheur d'avoir pour père un homme bon et sensé ; je l'aimais de tout mon cœur, j'ai écouté ses conseils, voilà tout. J'ai tâché de rendre à mes enfants ce que j'avais reçu de lui. Vous voyez qu'il n'y a pas lieu d'employer, pour une chose si simple, ce grand mot de philosophie.

L'entretien dura encore longtemps, et Scribax prenait toujours des notes. Quand il rédigea son rapport, il conclut à la prolongation. " Les autres, disait-il, ont tous manqué leur vie pour n'avoir songé qu'à éviter la mort ; celui-ci, dont toute la vie a été une préparation à la mort par la pratique naïve du bien et l'accomplissement du devoir obscur de toute heure, a mérité de vivre. " La prolongation fut accordée.

Les gens du pays ont profité de toutes ces expériences, et tous les voyageurs vous diront que Loches est la plus charmante petite ville qui soit à deux cents lieues à la ronde.



## LE CHEVAL PRODIGE.

## CONTE NORVÉGIEN.

Il y avait une fois douze frères, dont le plus jeune ne fut pas plutôt en âge de se conduire qu'il voulut courir le monde pour chercher des aventures. Ses parents, qui étaient riches, lui représentèrent qu'il ne manquait de rien à la maison et qu'il ferait mieux d'y rester ; mais il n'eut pas de repos avant d'avoir obtenu la permission de partir. Il se mit en route, et, après avoir longtemps marché, il arriva à un château royal où il offrit ses services, qui furent acceptés.

La princesse venait d'être ravie par un gnome, et comme le roi n'avait pas d'autre enfant, il était au comble de la désolation avec tous ses sujets. Il promit donc la moitié de son royaume et la main de sa fille à quiconque la délivrerait : il ne manqua pas de gens qui tentèrent l'aventure, mais tous échouèrent.

Lorsque l'adolescent eut passé une année au château, il alla voir ses parents, et il apprit qu'ils étaient morts, que ses frères s'étaient partagé tous les biens et qu'il ne restait plus rien pour lui.

— Pourquoi m'avez-vous exclu de la succession paternelle ? leur demanda-t-il.

— Qui pouvait savoir que tu étais encore en vie, toi qui errais et voguais ? répondirent-ils. Mais c'est égal ; il y a douze juments qui paissent sur la montagne ; le troupeau est encore indivis ; si tu le veux pour ta part, tu peux le prendre.

L'adolescent se tint satisfait, fit même des remerciements et partit aussitôt pour le pâtis des cavales, qui avaient chacune un poulain à la mamelle. L'un d'entre eux était tellement gras et rebondi qu'il en refusait.

— Tu es joli, toi, mon petit poulain, remarqua le jeune homme.

— Oui, répondit l'animal ; mais si tu veux vendre ou tuer les autres poulains, afin que je puisse teter toutes les juments, tu verras comme je serai plus gros et plus beau l'année qui vient.

L'adolescent se conforma à cet avis, et lorsqu'il revint, au bout d'un an, il trouva le poulain si gras que son poil en brillait, et si haut qu'il eut grand-peine à l'enfourcher.

— Je n'ai rien perdu, lui dit-il, à te laisser sucer le lait de toutes les juments ; mais maintenant tu es assez fort pour venir avec moi.

— Non, répondit le poulain, il faut m'accorder encore une année ; vends ou tue les douze nouveaux poulains, et tu verras ce que je serai l'été prochain.

A cette époque, il avait pris une telle croissance que les écuries du roi ne renfermaient pas un cheval qui lui fût comparable ; il demanda néanmoins à teter encore une année les douze juments, ce qui lui fut accordé pour la troisième fois. Au bout de ce délai, il était d'une taille si prodigieuse que son maître fut stupéfait en le revoyant, et dut lui faire plier les genoux pour lui monter sur le dos. Cette fois l'animal parlant ne refusa plus de le suivre.

Le cavalier se rendit vers ses frères, qui se récrièrent à la vue du fringant coursier, dont ils n'avaient jamais aperçu le pareil.

— Si vous voulez, leur dit-il, le faire ferrer et harnacher le mieux possible, je vous cède les douze juments et leurs nouveaux poulains.

Ils acceptèrent volontiers le marché. Ils firent poser des fers d'une telle trempe que les pierres volaient en éclats lorsque le coursier galopait sur la montagne, et lui firent faire une selle et un frein d'or qui reluisaient et resplendissaient au loin.

— Maintenant, partons pour le château du roi, dit l'animal ; mais n'oublie pas de demander pour moi de bon fourrage et une bonne place dans l'écurie.

Le jeune homme promit de n'y pas manquer ; il se mit en selle et, porté par un tel coursier, il ne mit pas longtemps à se rendre de la maison de ses frères au palais du roi.

A son approche, il fut aperçu du monarque, qui regardait du haut du perron et qui s'écria :

— Non, non, jamais de ma vie je n'ai vu un tel cavalier et un tel coursier.

Lorsqu'il lui offrit d'entrer à son service, le roi fut si content qu'il était près de sauter et danser de joie dans l'endroit même où il se trouvait. Le cheval ne fut pas oublié dans les conditions de l'engagement : il devait recevoir autant de bon foin qu'il en pourrait manger, et pour qu'il fut plus à l'aise dans l'écurie, les autres chevaux furent mis ailleurs.

Les compagnons du nouvel arrivé ne tardèrent pas à devenir jaloux de lui, et il n'est pas de mal qu'ils ne lui eussent fait s'ils l'eussent osé. A la fin, ils imaginèrent de dire qu'il s'était fait fort de délivrer la princesse s'il le voulait. Aussitôt appelé devant le roi, qui le somma de faire ce qu'il avait promis, il eut beau affirmer qu'il n'avait pas tenu les propos qu'on lui attribuait, le souverain ne voulut pas entendre de cette oreille, et lui déclara qu'il le ferait mettre à mort dans le cas d'insuccès ; mais que dans le cas contraire, il lui donnerait, comme d'habitude, sa fille et la moitié du royaume.

Le jeune homme s'étant rendu tristement à l'écurie, son cheval lui demanda quelle était la cause de son affliction.

— Le roi m'impose une tâche qui est tout-à-fait inexécutable ; je ne sais pas même de quelle façon m'y prendre.

— Ne te décourage pas ; je t'aiderai, et nous viendrons à bout de l'entreprise ; mais il faut que je sois bien ferré : demande vingt livres de fer, douze livres d'acier, et deux maréchaux, l'un pour forger le fer, l'autre pour le poser.

C'est ce qui fut fait, et le jeune homme partit, soulevant sur son passage des tourbillons de poussière. En arrivant au pied de la montagne où la princesse était retenue captive, il se trouva en présence de roches abruptes, aussi perpendiculaires qu'un mur et aussi glissantes qu'un carreau de vitre. La première fois qu'ils essayèrent de les escalader, le coursier arriva jusqu'à une certaine hauteur ; mais ses pieds de devant glissèrent, et il retomba, faisant un bruit semblable au grondement du tonnerre. La seconde fois, il s'éleva à une plus grande hauteur ; mais l'un de ses pieds ayant glissé, il retomba, et l'on aurait cru entendre un tremblement de terre. Un nouvel effort l'ayant enfin porté au sommet de la montagne, il se mit à courir ventre à terre, de sorte que les pierres volaient sous ses pas. En passant contre la princesse, le cavalier l'enleva sur sa selle, et il avait déjà

quitté la montagne, que le gnome n'avait pas même eu le temps de se mettre sur ses jambes. La tâche était accomplie.

Lorsque le roi revit la princesse, on peut penser quelle fut sa joie ; mais les courtisans avaient su s'y prendre de telle façon qu'ils lui avaient inspiré de fortes préventions contre le libérateur de sa fille.

—Je te remercie, dit-il, de m'avoir rendu ma princesse.

—Mais il me semble qu'elle est aussi bien la mienne que la tienne ; car tu ne manqueras sans doute pas à ta parole.

Non, assurément. Tu l'auras, puisque je l'ai promis. Mais il faut auparavant que tu fasses briller le soleil dans le palais.

Or, il y avait devant les fenêtres une haute montagne qui obstruait le soleil.

—Ce n'était pas dans l'accord. Mais les raisons et les prières ne serviraient de rien ici ; je vais faire mon possible, car je veux avoir la princesse.

Quand le cheval apprit ce dont il s'agissait, il dit qu'il y avait ressource, et demanda à être ferré à neuf, tout comme la première fois. Le roi accorda tout ce qui était nécessaire ; il aurait eu honte de faire la moindre difficulté.

Dès que tout fut prêt et que le cavalier fut en selle, le coursier se mit à galoper sur la montagne, et à chaque saut qu'il faisait, elle enfonçait de quinze aunes en terre ; ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce qu'elle fût au niveau de la plaine.

En rentrant au château, le jeune homme demanda s'il obtiendrait cette fois la récompense, ayant complètement exécuté la tâche. Mais on l'avait encore desservi auprès du monarque, qui répondit :

—Je n'ai jamais pensé à te frustrer : mais il faut que tu procures à ma fille, pour le jour de vos noces, un cheval aussi beau que le tien.

—Ce n'était pas dans nos conditions, et il me semble que j'ai bien mérité la princesse.

Mais le roi s'obstina, et menaça le jeune homme de le faire mettre à mort s'il refusait de se soumettre à cette nouvelle épreuve.

Celui-ci se trouva tout triste et abattu. Il alla conter l'affaire à son cheval, et ajouta :

—Il est impossible de faire ce que le roi exige, car ton pareil n'existe pas dans le monde.

Oh ! si ; mais il n'est pas facile de s'en emparer, car il est en enfer. Néanmoins nous pouvons essayer. Il faut maintenant me faire ferrer à neuf, et demander douze tonneaux d'orge, une barrique de goudron, la chair de douze bœufs, avec leurs peaux garnies chacune de douze cents clous. Nous avons besoins de toutes ces choses.

Le roi aurait eu honte de refuser, et il accorda tout ce qu'il fallait.

Lorsque le cheval eut longtemps voyagé par monts et par vaux, il dit à son maître :

—N'entends-tu rien ?

—J'entends un terrible sifflement dans l'air, et je pense que je vais avoir peur.

—Ce sont tous les oiseaux sauvages des forêts qui sont envoyés pour nous arrêter. Mais crève les sacs, afin que les grains se répandent à terre et que les volatiles, occupés à les ramasser, ne fassent pas attention à nous.

Les oiseaux arrivèrent en bandes si épaisses que l'air en était obscurci. Mais ils n'eurent pas plutôt vu les céréales qu'ils s'abattirent pour les avaler, et finirent par se battre entre eux et par oublier le cavalier.

Après avoir parcouru un long espace de chemin,

le coursier leva de nouveau les oreilles pour écouter.

—J'entends de terribles rugissements par toute la forêt, et je crois que j'ai peur, dit le jeune homme.

—Ce sont les bêtes féroces qui sont envoyées pour nous barrer le passage. Jette-leur seulement la chair des douze bœufs, et ils auront assez à faire sans s'occuper de nous.

En effet, les ours, lions, loups et autres animaux carnassiers se précipitèrent sur la proie et s'entre-déchirèrent en se la disputant ; pendant ce temps, le voyageur continuait son chemin sans être inquiété.

Comme le coursier allait bon pas, il fut bientôt à plusieurs horizons de là ; il se mit alors à hennir, et demanda au cavalier s'il ne discernait aucun bruit.

—J'entends comme le hennissement d'un poulain, loin, bien loin.

—Ce doit être un fameux poulain, celui qui se fait entendre si distinctement à une telle distance !

Après avoir franchi l'espace d'un horizon, le cheval renouvela sa question.

—J'entends clairement le hennissement d'un cheval, répondit le cavalier.

—Ce n'est pas la dernière fois ; quand nous serons plus près, tu jugeras quel organe il a !

Ils parcoururent encore un horizon ou environ, et le coursier hennit pour la troisième fois. Il lui fut répondu par un cri analogue, et si violent que la montagne en semblait être ébranlée.

Nous voici arrivés, s'écria-t-il : dépêche-toi de me couvrir des peaux de bœuf garnies de clous, et fais rouler au loin la barrique de goudron, puis monte sur ce gros pin. Lorsque le cheval étranger approchera, le feu qui s'échappe des naseaux allumera la poix. Remarque bien si la flamme s'élève : dans ce cas, je serai vainqueur ; tu n'auras qu'à lui passer le mors, et il sera dompté.

A peine les deux coursiers furent-ils en présence, qu'ils se livrèrent bataille ; ils se mordaient et se donnaient de terribles ruades de devant et de derrière. Le jeune homme regardait alternativement les deux champions et la barrique de goudron, qui était en feu. La flamme finit par s'élever, et le cheval étranger faillit, car partout où il mordait et frappait, il se piquait aux pointes des clous. Dès que le cavalier vit la tournure que prenait le combat, il ne fut pas long à descendre de l'arbre et à mettre le frein à l'animal vaincu. Celui-ci devint si docile, qu'un fil à coudre aurait suffi pour le guider. Il ressemblait tellement à son vainqueur, qu'il était impossible de l'en distinguer.

En s'en retournant, le cavalier monta son nouveau coursier, laissant l'autre courir à son gré. Il trouva le roi dans la cour du palais et lui fit cette question :

—Duquel de ces deux chevaux me suis-je rendu maître ? Si tu ne peux le dire, ta fille est à moi.

Le roi eut beau les examiner de droite et de gauche, par devant et par derrière, il ne remarqua pas la moindre différence.

—Non, dit-il, je ne puis répondre, et puisque tu amènes un si beau cheval à la princesse, tu obtiendras sa main ; mais il faut que tu subisses une dernière épreuve : vous vous cacherez chacun deux fois ; si tu la trouves et si elle ne peut découvrir ta cachette, elle sera à toi sans remise.

—Ce n'était pas non plus dans l'accord ; mais puisqu'il le faut, je le ferai.

La princesse se cacha la première ; elle se transforma en cane et se mit à nager dans la pièce d'eau qui était près du château. Mais le cheval, consulté par son maître, lui dit :

— Tu n'as qu'à prendre ton fusil et viser la cane qui nage dans la source, elle ne tardera pas à reprendre sa véritable forme.

En effet, dès que le jeune homme eut mis le fusil en joue, la princesse de s'écrier :

— Non, non, cher ami, ne tire pas, c'est moi !

Ainsi, elle s'était trahie la première fois ; la seconde, elle se changea en pain et se plaça sur la table entre quatre miches de même forme qu'elle. Sur l'avis de son cheval, le jeune homme prit un bon couteau, et, après l'avoir bien affilé, il s'approcha de la table comme pour couper une croûte de pain.

— Non, non, ne coupe pas, cher ami ! s'écria la princesse.

Il l'avait trouvée les deux fois : c'était maintenant son tour de se cacher. Il avait été si bien conseillé par son cheval, qu'il n'était vraiment pas facile à trouver. Il se changea en mouche et se posa sur les naseaux du quadrupède. La princesse chercha, fureta, fouilla partout, mais en vain ; elle voulut aussi faire des requisitions dans l'écurie, mais le cheval fit mine de mordre et de donner des ruades ; de sorte qu'elle n'osa s'approcher et ne put apercevoir celui qu'elle cherchait.

— Tu peux te montrer, je donne ma part au chat, dit-elle.

Aussitôt le cavalier reparut sous sa vraie forme. La seconde fois, il se changea en terre et se colla sous l'un des pieds du quadrupède, entre le fer et le sabot. La princesse fureta en dedans et en dehors de l'écurie. Cette fois, le coursier se laissa approcher ; elle l'examina de haut en bas, mais elle ne put regarder sous les pieds, tant il se tenait ferme sur ses jambes. A la fin, elle dut s'avouer vaincue.

— Tu peux te montrer, s'écria-t-elle, j'abandonne la partie.

A peine avait elle achevé ces mots que le cavalier était déjà à ses côtés.

— Maintenant tu m'appartiens, lui dit-il, conformément à notre convention, ajouta-t-il en s'adressant au roi.

Les préparatifs des noces furent bientôt achevés ; le jeune homme monta sur son bon coursier, la princesse sur le semblable, et l'on peut bien penser qu'ils ne mirent pas longtemps à parcourir la distance du château à l'église.

— o —

## FABLES ARABES.

### I

Un Ours se jeta sur un paysan et se préparait à le dévorer ; le domestique du paysan accourut et tua l'animal à coups de hache.

— Tu as fait là une belle prouesse ! lui dit le maître en se relevant : si tu n'avais pas déchiré sa peau, je la vendrais cent écus.

### II

Un avare, qui avait perdu son trésor, tomba dans un tel désespoir qu'il résolut de se pendre ; mais pour cela il fallait une corde, et une corde coûte un demi-écu. Il en vola une et fut condamné au gibet.

— A la bonne heure ! dit-il ; au moins je serai pendu gratis.

### III

Le Loup pris au piège promit de s'abstenir de viande, et de ne plus manger que de l'herbe et tout au plus du poisson ; il obtint à ce prix sa liberté. Comme il retournait au bois, un Porc se vautrait dans une mare.

— Quel beau poisson ! dit le Loup ; je n'en ai jamais vu de cette taille, et justement je suis en appétit.

### IV

Certain Hypocrite fut mordu par un Chien.

— A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je rende le mal pour le mal !

Il ne battit pas le Chien, mais il cria : *Au chien enragé !* On accourut ; l'animal fut assommé.

### V

Un Milan tenait une Tourterelle dans ses serres.

— Il y a un Dieu vengeur de l'innocence, lui dit celle-ci.

— Tu oses en douter, s'écria le Milan ; ô blasphème ! Meurs bête impie !

### VI

— Est-il un animal qui ait reçu du ciel autant de faveurs que moi ? disait un Oie sur le bord d'un étang. Je vis dans l'eau, sur la terre et dans l'air. Suis-je lasse de marcher, je vole ou je nage à ma fantaisie.

Un Serpent qui l'écoutait lui répondit : Ne faites pas tant la fanfaronne, belle dame. Vous ne courez pas comme le Cerf, vous ne nagez pas comme le Barbeau, et vous n'avez pas le vol rapide de l'Épervier. Ce qui est rare et difficile, apprenez-le, n'est pas de savoir un peu de tout, mais d'exceller en quelque chose.

### VII

— Quoique nous piquions toutes deux, dit la Vipère à la Sangsue, je m'aperçois que l'homme recherche ta piqure et qu'il a peur de la mienne.

— Ma chère, répondit la Sangsue, nous ne piquons pas de la même manière. Si je pique un malade, je lui rends la vie ; si tu piques un homme bien portant, tu lui donnes la mort.

### ESPACES DU GLOBE INCONNUS.

Vers le pôle nord et de l'autre côté de la Terre, dans les régions antarctiques, il existe encore des espaces d'une étendue respective de 7,500,000 et de 22,500,000 kilomètres carrés que les banquises et les montagnes de glace ont jusqu'à présent maintenus vierges de toute exploration. Ces espaces, qui restent encore à découvrir, forment à peu près un dix septième de la surface terrestre, c'est-à-dire un ensemble de régions égalant environ soixante fois la superficie de la France.

## SERREMENTS DE MAINS.

On ferait tout un chapitre sur les différentes manières de serrer la main. Une personne qui se croit supérieure à une autre lui serre la main d'un petit coup sec et rapide. Une autre croit vous faire une grâce suprême en vous abandonnant la main si mollement qu'on pourrait la croire morte. L'orgueil ou l'indifférence se témoigne encore plus clairement en n'offrant à serrer qu'un doigt ou deux. Un homme qui n'est pas votre ami triture votre main dans la sienne avec une telle brutalité, qu'à près vous être tiré de son insupportable étreinte vous éprouvez un sentiment de vive satisfaction en agitant vos doigts et en vous assurant que vous n'avez rien de brisé.

Il y a un art délicat de serrer la main, en commençant par une pression presque irrésistible, qui s'accroît doucement et s'achève en décroissant de même. De bien longues descriptions ne suffiraient pas à donner une idée de

la variété infinie de ce langage des mains. Il ne faut pas plus de deux secondes à certains serremments pour exprimer très-clairement des sentiments très-complexes : tendresse, dépit, regret, prière, espoir, etc. Ah ! le meilleur de tous est celui d'un père, d'une mère, etc., si égal, si plein, si sincère !

Si quelqu'un entreprenait de développer ces idées, il aurait à se proposer quelques autres questions accessoires : Quand convient-il de serrer la main ? Dans quelle circonstance doit-on s'abstenir de tendre la sienne ? Si l'on vous laisse la main étendue sans la prendre, quelle offense ! Mais la vérité est que les codes de politesse qui entrent dans ces détails ne peuvent jamais donner que des conseils très-arbitraires. La grande et seule règle est le tact, qui ne s'enseigne pas. Si tous nos gestes étaient soumis aux prescriptions d'une étiquette absolue, nous ne serions que des automates.

## NOTES SUR LE TABAC.

— Quelques détails intéressants sur les effets du tabac à fumer sur les enfants. Le docteur spécialiste Decaisne a observé trente-huit enfants de neuf à quinze ans, faisant un usage plus ou moins grand du tabac à fumer ; et il a noté des effets sensibles sur vingt-sept. Ces effets sont redoutables ; il importe par conséquent d'avertir les parents et les instituteurs.

Voici les conclusions de M. Decaisne.

1<sup>o</sup> Quoique difficiles à apprécier chez tous les sujets, les effets pernicieux du tabac à fumer sur les enfants sont incontestables.

2<sup>o</sup> L'usage, même restreint, du tabac à fumer chez les enfants, amène souvent une altération du sang et les principaux symptômes de la chloro-anémie : la pâleur du visage, l'amaigrissement, le bruit de souffle aux carotides, les palpitations du cœur, la diminution de la quantité normale des globules sanguines, les difficultés de digestion, etc.

3<sup>o</sup> Le traitement ordinaire de la chloro-anémie et de l'anémie ne produit, en général, aucun effet tant que l'habitude persiste.

4<sup>o</sup> Les enfants qui fument accusent en général une certaine paresse de l'intelligence et un goût plus ou moins prononcé pour les boissons fortes.

5<sup>o</sup> Chez les enfants qui cessent de fumer et ne sont atteints d'aucune lésion organique, les désordres de l'économie que nous venons de signaler disparaissent souvent très promptement et presque toujours sans laisser aucune trace.

LE POISON A LA MODE. — Sous ce titre nous lisons dans la feuille scientifique la *France* :

Assez de croisades ont été entreprises contre cette substance âcre, d'une odeur forte, qui cause des nausées, qui provoque des habitudes malsaines et malpropres, qui a scindé la société en deux camps et détruit en partie les salons. Ai-je nommé le tabac ?

Jacques I<sup>er</sup> écrivit un traité intitulé : *Haine à la fumée*. Il alla même plus loin et voulut prendre les fumeurs.

Un sultan et un czar firent trancher le nez aux priseurs.

Un pape excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises.

Tout a été inutile. Comme dit Alphonse Karr, une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

On reprochait à un ministre de finances de remplir les coffres de l'Etat en encourageant l'usage du tabac, et, partant, en exploitant un vice.

Trouvez-moi, répondit-il, une vertu qui me rapporte autant.

Je n'ai donc pas la prétention de détruire un vice aussi enraciné, mais il m'est permis d'espérer qu'en montrant à mes lecteurs, les accidents auxquels ils s'exposent, je leur inspirerai une crainte salutaire.

Or, il ne s'agit de rien moins que de l'affaiblissement et quelquefois de la perte de la vue par la paralysie du nerf optique à la suite de l'usage immodéré du tabac. — Je sais bien que vous allez vous écrier : *Immodéré*, que ne le disiez-vous, mais je suis un fumeur modéré. — Attendez et sachez d'abord à quelle quantité s'arrête la modération. Ecoutez le docteur Sichel, un expert en matière d'œil ; « J'ai acquis, dit-il, la conviction que peu de personnes ne peuvent consommer pendant longtemps plus de vingt grammes de tabac à fumer par jour, sans que leur vision et souvent même leur mémoire s'affaiblissent. Entre autres, j'ai vu, il y a quinze ans environ, un homme d'une quarantaine d'années devenu complètement aveugle par le seul abus du tabac. »

M. le docteur Sichel affirme que les accidents qu'il a constatés, et ils sont nombreux, ne peuvent, en aucune manière être attribués à une disposition particulière des individus chez lesquels ils ont été observés. C'est bien de tous les fumeurs qu'il s'agit, c'est bien au tabac qu'il faut attribuer les désordres signalés.

Si beaucoup de fumeurs résistent longtemps aux effets du tabac, cela tient au mode d'action des narcotiques qu'on arrive à supporter à des doses considérables, quand on a eu soin de s'y habituer graduellement. Mais les inconvénients plus ou moins graves n'en arrivent pas moins à la longue, c'est-à-dire l'affaiblissement de l'intelligence et de la vue.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières.  
Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

Éditeurs-Propriétaires.—DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.